

EUGÉNIE FOA

# La laide



BeQ

**Eugénie Foa**

**La laide**

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *À tous les vents*

Volume 1165 : version 1.0

# **La laide**

Édition de référence :

Paris, Ch. Vimont, libraire-éditeur, 1852.

Ne craignez pas de publier un ouvrage léger, mais craignez beaucoup de publier un ouvrage vide.

LEMONTEY.

Faites-nous, lui disent-ils, un conte qui achève de nous endormir.

LA BRUYÈRE.

## Préface pour servir à la troisième édition

Je me désolais !

– Comment ! – disais-je à mon libraire ! – il n’y a pas d’auteur qui n’aille au moins à sa troisième édition ! j’en ai connu qui allaient à leur huitième, neuvième, dixième, etc., etc. ! et moi..., moi ! Monsieur, c’est tout au plus si j’atteins la seconde, et encore... !

– Ce n’est pas ma faute, Madame, répondit-il en s’inclinant.

– C’est peut-être la mienne ? répliquai-je, le regardant fixement.

Un sourire réprimé fut sa réponse.

– C’est peut-être la mienne ? – répétais-je toute rouge ; – est-ce que mes livres ne sont pas bons ?

– Très bons, Madame.

– Au moins aussi bons que la plupart de ceux

dont l'annonce dans le *Journal des Débats* est grande d'un demi-pied, dont l'affiche est beurre-frais, et sur laquelle suivent ces mots : *Ornés de deux vignettes de Tony Johanot.*

– Au moins, Madame...

– Je ne dis pas que tous, Monsieur...

– Ni moi, Madame ! toutefois, et quant aux vignettes de MM. Alfred ou Toni Johanot, si Madame en voulait... ?

– Hélas ! ce n'est point l'envie qui me manque, croyez-le, mais je n'ose... Ce charlatanisme d'auteur équivaldrait à une coquetterie de femme mal entendue ; ce serait comme si je faisais relier en veau par Spachmann, et dorer sur tranche, les œuvres de Messieurs tels ou tels (je ne nomme pas, et pour cause ; un sarcasme en attire un autre, et j'ai peur) ! ou bien cela ne vous ferait-il pas l'effet de parures fraîches et jeunes sous lesquelles apparaîtrait une peau sèche et fanée de vieille femme ? ou bien, encore, l'amorce trompeuse d'une belle devanture de magasin : de riches cartons en décoient l'intérieur ; entrez, ouvrez les

cartons, rien dedans, ou des marchandises avariées ? Non, Monsieur ; que le pinceau pur et élégant des MM. Johanot ne vienne pas embellir *ma Laide* ! à coup sûr, sa vignette vaudrait mieux que le livre ; et cette observation que j'ai faite sur plusieurs ouvrages, et que je répète ici pour mon compte, je serais désolée si on me la rendait... Mais revenons ; tenez, Monsieur, je vous livre mon manuscrit ; je vous en prie, tâchez qu'il aille à sa troisième édition : d'abord, soyez averti, s'il n'y va pas, je crois que j'en mourrai !

– Je ferai mon possible, Madame.

– Je parle sérieusement, Monsieur ; et ce que je viens de vous dire n'est pas encore assez, ce n'est pas une hyperbole en comparaison de ce que je ressens.

– Imaginez-vous, Monsieur, que ces deux mots *troisième édition*, ces deux mots si simples en apparence, me poursuivent comme un cauchemar ; ces deux mots sont de plomb sur ma tête et sur mon cœur ! il me semble qu'un remord (et Dieu sait si j'ai fait du mal à quelqu'un, moi ! je ne le crois pas ), il me semble, je dis, qu'un

remord me brûle et me déchire ! cette seule idée, qui remplit tout mon être, me laisse dans l'âme un vide indéfinissable, une langueur qui n'est ni de l'ennui ni du dégoût, mais pire que cela, si toutefois il y a quelque chose de pire que l'ennui et le dégoût ! j'ai perdu tout sentiment de vie, de désir ; le plaisir ne s'offre à moi que pâle, sans chaleur ! En voulez-vous un exemple ? Vous savez, ces feuilletons que j'aime tant, de M. Jules Janin ! jadis quand ces feuilletons m'arrivaient, là où j'étais, je m'asseyais, je lisais ! personne n'osait ni me parler, ni remuer, ni m'interrompre dans ma lecture favorite. Eh bien ! hier, préoccupée que j'étais par mon idée fixe, je n'ai déplié le *Journal des Débats* qu'une heure après l'avoir reçu ; et j'ai lu, – vous aurez peut-être de la peine à le croire ? – j'ai lu le feuilleton en deux fois ! C'est inouï.

Ce n'est pas tout, Monsieur ; vous avez vu ainsi que moi le fameux programme de M. Véron, Véron le Bonaparte des directeurs, le régénérateur de l'Opéra ! je l'ai vu moi aussi, bien plus, je l'ai lu, et, sur ma parole, je l'ai lu sans la moindre émotion, sans m'écrier : J'irai !

– Mais vous irez ! Madame.

– Qui en doute ? Monsieur. Écoutez encore, vous allez juger du marasme complet dans lequel je tombe : Simon, le fameux Simon, m'a envoyé un chapeau divin, un chapeau à se mettre à genoux devant ! je l'ai à peine regardé ! Brousse m'a fait dire, ce matin, que le cachemire que je marchandais venait d'être vendu par la maladresse d'un commis. J'ai répondu sans colère aucune, je vous le jure : – Je donne trois jours à M. Brousse pour se procurer le pareil, ou je ne remets plus les pieds chez lui !

– J'ai vu le temps, – et ce temps n'est pas si éloigné que je ne me le rappelle, ou je n'aurais prononcé que la dernière phrase.

Enfin, voulez-vous tout savoir ? Je me fais peindre par M. André C..., jeune homme qui, un jour, oubliant qu'il était rentier, chose la plus positive du monde, se sentit artiste ! Il prit un pinceau, fut au Musée, et son pinceau créait ! – Mais je suis peintre ! dit-il ; et il l'était.

– Eh bien ! grâce à cette idée qui m'inquiète et me tourmente, cette idée qui se reflète si triste sur

mon visage, le rend maussade, boudeur ! hier, alors que je posais, tout-à-coup mon peintre se leva, défit sa palette, essuya ses pinceaux, serra ses couleurs : – Je reviendrai quand Madame se portera mieux !

Et il s'en alla ; et moi, je restai toute ébahie, ne sachant pas que j'étais malade !

– Vous voyez bien, Monsieur, que si vous ne faites pas aller mon livre à la troisième édition, au moins !

– Mais ce n'est pas bien difficile ! Madame.

– Vraiment ?

– Notre siècle fait tant de progrès !

– Mais, si je n'en fais pas, moi ?

– C'est peut-être ma faute !

– Voilà parler ! je vous le disais bien !

– Je réponds à Madame d'une troisième édition !

Et, le manuscrit sous le bras, mon éditeur sortit du salon.

Quelques jours après, son commis me porta un

exemplaire de *la Laide*. Je l'envoyai de suite au grand génie, à l'homme célèbre, au baron Dupuytren, comme un faible hommage à la reconnaissance que je lui porte.

Je ne lui dois que la santé.

– La première édition est épuisée ! me dit le commis.

– Faites la seconde ! répondis-je, déguisant sous un calme affecté la joie que cette nouvelle me causait.

La seconde fut tirée à quatre exemplaires, je ne mens pas, à quatre, ni plus ni moins ! Une amie qui ne savait que faire de son argent en acheta un ; à ma prière, mon oncle prit le second ; les deux autres furent envoyés aux journaux.

– Faut-il faire la troisième édition ? m'écrivit mon éditeur.

– Belle demande ! Monsieur.

Or, c'est cette troisième édition que je vous offre aujourd'hui ! le prodigieux succès et l'enlèvement des deux premières nous l'a fait tirer de suite, et sans hésiter, à vingt-un

exemplaires ; c'est beaucoup, par le temps qui court ; mais protégée que nous sommes, par quelques hommes de lettres doués de bonne volonté et surtout d'une forte dose d'indulgence, nous espérons que notre édition s'écoulera, lentement peut-être ; mais vous savez qu'avec un peu de patience on vient à bout de tant d'obstacles !

Alors... oh ! alors..., vous croyez peut-être que nous vous offrirons la quatrième édition... ? détrompez-vous.

La première ne nous a pas rapporté grand-chose ! vous avez dû le voir ; la seconde a épuisé les fonds que j'avais mis en réserve ; la troisième m'a ruinée ; la quatrième, sans nul doute, ruinerait mon libraire ! ce dont Dieu le garde, et vous aussi.

Fort heureuse ! encore, si le lecteur, après avoir fini ce livre (ce que nous désirons sans l'espérer), ne se met pas à crier *haro*, et sur l'auteur qui l'a fait, et sur le libraire qui le lui vend ou le lui loue.

Ce que pourtant que je ne crois pas, tant nous

avons bonne opinion de nous, et surtout de modestie.

– Tout cela est bien frivole ! diront d’aucuns, feuilletant avec l’index.

– Pas si frivole que cela le paraît, Monsieur ; et puis, voyez-vous, il n’y a rien de si frivole qu’on ne puisse en tirer quelque chose de bon.

À ce propos, je me souviens d’une phrase de Lemontey :

« Ne craignez pas de publier un ouvrage léger, mais craignez beaucoup de publier un ouvrage vide. »

Et, certes, si nous abusons du privilège de publier un ouvrage léger, nous ferons au moins notre possible pour ne pas nous attirer le second reproche.

Mon Dieu, oui ! car l’histoire que je vais vous raconter est bien simple, et n’en donne pas moins beaucoup à penser, je vous assure.

C’est l’histoire d’une jeune fille, d’abord riieuse, naïve ! puis devenue tout-à-coup, et cela du soir au lendemain matin, grave, sérieuse !

Personne ne sut jamais pourquoi.

Bonne et douce créature, Berthe avait reçu du ciel une âme qui fit son malheur. Son pèlerinage sur cette terre fut court ! elle ne fit qu'y passer, ne laissant après elle qu'un souvenir, suave comme le parfum d'une fleur !

Éloignée du monde par sa triste conformation, à l'âge où les jeunes filles dansent et rient, Berthe souffrait et pleurait !

Mais cette solitude à laquelle si jeune elle s'était condamnée, ne pouvait suffire à cet être expansif ! pleine d'âme, de sentiment, il lui fallait déverser au dehors les fruits d'une imagination vaste et ardente ; il lui fallait jeter sur un froid papier tout ce qui lui venait de brûlant, là, dans la tête, là , dans le cœur ; elle se sentait jeune et vivace créature, une sève extraordinaire, un besoin irrésistible de causer, pour ainsi dire, avec son âme !

Il est des pensées qui naissent à notre insu, qui s'emparent de nous, de nos facultés, et auxquelles il faut obéir, forcé qu'on y est par une puissance supérieure, puissance pleine de charme et

d'abandon, qui se prend à vous, vous fait vivre ; car c'est par elle que l'on sent que l'on vit ! puissance à laquelle on cède, mais par entraînement plutôt que par obéissance : la puissance d'écrire !

Berthe s'y abandonnait avec une sorte d'ivresse, de frénésie ! écrire était sa vie : elle n'en avait pas d'autre. Peut-être vous l'ignorez, mais elles sont bien précieuses les heures que l'on passe occupé des rêves brillants de son imagination ! Créant autour de soi des êtres fantastiques, les animant de votre vie, vous leur voyez prendre une couleur, une âme, ils sont réels, ils sont là, près de vous ! vous leur parlez et écoutez leur réponse, vous les boudez ou leur souriez ; ce sont vos amis ou vos ennemis ; au besoin, vous pourriez décrire leur visage, leur langage, jusques à leur costume ; et, bercé de ces chimères, vous en venez, non à oublier vos peines, c'est impossible, mais à y faire diversion quelques instants, et ces quelques instants sont beaucoup, croyez moi.

Donc, Berthe écrivait ; mais, honteuse de ce

travers d'esprit (ainsi pensait-elle), elle cachait son nom.

– Une femme doit avouer tout ce quelle fait !  
lui dis-je un jour.

– Tout ! hors le bien, qu'il faut taire par modestie, et le mal, par pudeur.

– À ce compte, la dissimulation serait la première de nos vertus, nous femmes ?

– Non la dissimulation, mais la discrétion.

Je souris.

– Écoute, Eugénie, – reprit-elle, si sérieuse, que mon cœur se serra ! – écoute : je ne puis vivre plus longtemps, je tue mon cœur dans ma tête, et ma tête tue mon âme ! au reste, je ne dois, je ne peux même le désirer. Si tu savais tout ce qu'il y a de souffrance dans mon être... ! Hélas, pourquoi chercher la célébrité, vaine gloire d'un monde prestigieux, cette célébrité qui ne flatte l'âme qu'autant qu'elle satisfait le cœur ? que m'importent à moi des louanges hautes et fières, si jamais une voix amie ne doit les murmurer doucement à mon oreille ? que m'importent tous

ces regards d'envie, si jamais un regard doux et significatif ne doit venir me complimenter ! les premiers, la nature me les a interdits ! encore une fois, que m'importent les autres ! dis ?

Je me taisais. Un cahier était devant Berthe ; elle le feuilletait, une larme dans l'œil ! C'était l'histoire de son enfance : elle l'avait écrite à quinze ans, légère, sans soucis ; elle l'interrompit brusquement ! la veille d'un bal.

Une soirée lui avait suffi pour comprendre que le bonheur n'était pas fait pour elle.

Je vous dirai tout. Pardonnez le voile de mélancolie qui, malgré moi, s'est glissé dans mon récit : encore émue du son de sa voix qui vibrait si touchant à mon oreille, le cœur navré j'écrivais !

Une idée un peu forte, peut-être, pour une jeune femme, termine son histoire et sa vie. Mais elle avait tant souffert, cette jeune femme ! de grâce, ne la jugez pas, excusez-la, plutôt !

Quelques contes, chroniques, légendes, tout comme il vous plaira les appeler, feront la

seconde partie de cet ouvrage ; aussitôt que je les aurai mis en ordre, je les publierai.

Composés soit dans des moments de folles joies, plus souvent dans des accès de sombre tristesse, chaque morceau porte le cachet de ces moments d'inspiration.

Je laisserai subsister le titre qu'un soir, devant moi, elle mit en badinant : *Les Contes d'une Laide*.

Au reste, je souhaite que tout cela vous amuse : c'est du moins mon intention.

— Tenez-moi compte de l'intention, je vous prie.

EUGÉNIE FOA.

# **La laide (première partie)**

*Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,  
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez  
Quand la capacité de son esprit se hausse  
À connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse,*

MOLIÈRE.

Mon Dieu ! que c'est ridicule, une femme auteur ! *Auteur* ! ce mot est effrayant ; il renferme tant de choses, tant de pensées diverses, tant de réflexions, que pour rien au monde je ne voudrais être appelée ainsi. Nommez-moi, si vous voulez, *rêveuse*, *conteuse*, *causeuse*, voire même *radoteuse* ; mais *auteur* ! ah ! grâce ! grâce ! à ce mot, je me sens au menton quelque chose que je ne puis définir, et j'y porte la main précipitamment.

Vraiment, j'ai craint un instant d'y rencontrer la barbe de bouc de nos merveilleux de la jeune France ; heureusement, il n'en est rien.

Mais imaginez-vous donc, une femme auteur !

À mon idée, c'est un être naturellement pédant, qui se croit beaucoup et d'une importance sans pareille ; qui parle haut, répond fort, discute, interrompt sans dire : *excusez* ; un être qui se mêle de politique, raisonne budget, guerre, Pologne ; un être qui se donne des airs, qui dit

*mon livre, mon imprimeur, mon libraire!* ne plus ne moins qu'un homme de lettres ; un être qui porte la tête penchée, les cheveux en désordre, de l'encre au bout des doigts, possible au front, qui sait, au nez ? un être qui réfléchit, qui compose, qui dit parfois des choses sensées. Et vous prétendriez que je suis un être comme celui-là... moi !... Berthe ! certes non, je vous assure ; je ne me fais nullement cet effet ; si cela était, j'aurais peur, j'irais me cacher crainte de me voir, je fuirais le jour crainte de rencontrer mon ombre.

Et parce qu'un libraire s'est avisé de mettre le mot *auteur* à la suite de mon nom, parce qu'il a réuni quelques feuillets épars, écrits dans un moment d'oisiveté, auxquels il a donné le nom pompeux de livre, vous seriez assez bon pour le croire sur parole ! quelle erreur !

*Un livre !* mais pensez-y donc. Voltaire a fait des livres, Jean-Jacques Rousseau a fait des livres, M. de Châteaubriant a fait des livres ; et vous voudriez qu'à l'instar de tous ces grands personnages, qui ont écrit des pages sublimes, j'allasse dire aussi, comme eux, *mon livre !* Ah !

ce serait dérision.

Un livre ! mille choses frivoles sorties d'un cerveau plus frivole encore ! Un livre ! une foule de rapsodies écrites entre une matinée de visite et une soirée de bal. Un livre ! des mots mis à la suite les uns des autres, souvent sans but, sans raison, tracés au hasard. Un livre ! quelques récits attrapés par ci par là, plus faux que vrais, parfois invraisemblables. Un livre !... ah ! plutôt jeter au feu plumes, papier et encre.

Voilà : j'écris, je raconte, j'invente ; je dis tout ce qui me passe par la tête, je dis des choses que des gens raisonnables pourraient à coup sûr qualifier de rêveries, que moi j'appelle tout bonnement écrit, barbouillage, griffonnage. Je cause avec moi, quand je m'ennuie, parfois, comme les enfants, je me fais des contes pour m'endormir, et puis je mets tout cela sur du papier.

Maintenant, êtes-vous convaincu de toutes mes prétentions ? oui ? alors je commence.

Mon feu est allumé, ma lampe brûle, et je me sens là, dans la tête, là, dans les doigts, une envie

extrême, comme je vous le disais tout-à-l'heure, de causer un peu avec moi.

Baptiste, approchez cette table contre la cheminée, donnez-moi ce grand fauteuil ; je n'ai pas besoin de ma chancelière, je poserai mes pieds sur les chenets ; mettez encore une bûche au feu, placez la pincette de mon côté, pour tisonner si l'envie m'en prend... Bien... ; maintenant fermez toutes les portes, ne revenez que lorsque je sonnerai, et allez dire à mon oncle que je suis malade ce soir.

Me voilà seule, je suis très bien ainsi !

Mais j'entends un léger frôlement tout près de moi, qui est-ce donc ? quel est l'importun qui s'avise de venir me déranger ? Ah ! pauvre chatte, c'est toi ! viens, Minette.

Minette ! elle me rappelle toujours une vieille tante, ainsi qu'une certaine époque de ma vie, dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

Il y a de par le monde un monsieur extraordinairement spirituel et tant soit peu moqueur qui prétend que j'ai l'habitude de

promettre toujours à mes lecteurs une foule d'histoires. Il en était effrayé, ce monsieur ; et je parie bonne chose qu'en lisant ce chapitre il va se mettre à trembler. Qui sait ? il croira peut-être que faute d'histoires ce sont des portraits de famille dont cette fois je vais les régaler.

Rassurez-vous, Monsieur, vous en serez quitte ce soir pour un seul portrait, et ce sera celui de ma grand-tante Abigaïl, s'il vous plaît.

Or, imaginez-vous une vieille fille toute ridée, bien méchante, bien riche....

Mais le respect que je lui porte m'impose l'obligation de consacrer un chapitre entier à cette parente.

Ainsi vais-je le faire.

**Ma Grand-tante.**

*Mainte beauté que je vois  
Demande, au siècle ou nous sommes,  
Comment éloigner les hommes.  
Eh mon Dieu ! regardez-moi.*

EUGÈNE SCRIBE.

Elle n'a pas toujours été vieille, ma grand-tante, comme vous pouvez bien le penser, mais, en compensation, elle a toujours été méchante, et cette qualité ayant porté tort aux autres, ma grand-tante avait atteint l'âge de soixante-quinze ans sans trouver un mari.

Ma grand-tante avait une foule de neveux, de nièces, de parents de toute espèce, qui à la première génération, qui à la seconde, qui à la troisième, qui à la mode de Bretagne ; on aurait dit qu'il en sortait de dessous terre, des parents ; une vraie fourmilière ! quoi.

Outre ceux-là, ma grand-tante avait encore un frère, mais à l'époque dont je vous parle je ne le connaissais pas ; il était en tout son opposé (c'est le plus bel éloge que je puisse faire de lui). Mon oncle vivait seul, retiré dans une charmante habitation située dans la vallée de Montmorency. Différent d'opinions comme de goûts ; elle, vieille fille, noble, légitimiste ; lui, soldat d'Austerlitz, bonapartiste. Ces deux parents ne se

voyaient jamais.

Revenons à la fourmilière.

Tout ce monde lui faisait la cour à qui mieux mieux ; on l'adorait, fallait voir ! Chacun sollicitait le bonheur de passer ses jours auprès d'une aussi excellente tante ; moi tout comme les autres. J'en rougis, mais enfin ce qui est fait est fait. Je fus choisie.

Ah ! croyez-moi, le plaisir de faire enrager une foule de cousins et cousines, qui tous séchaient sur pied de la préférence qu'on m'avait accordée, ne valait pas, je vous l'assure, tout ce que je souffrais chez ma grand-tante Abigaïl.

Sur quoi je ferais un livre entier, si je voulais. Jugez-en.

D'abord, sachez que ma grand-tante avait soixante-quinze ans, un asthme, et cent mille livres de rente.

Et moi !... j'étais jeune, peu jolie, je crois, mais aimable, mais spirituelle ; cela, on me le répétait tant de fois (on me croyait héritière universelle de ma grand-tante), qu'il y aurait eu

mauvaise volonté de ma part à ne pas le croire, et je le croyais. Hélas ! ma jeunesse s'est passée au coin du feu de ma grand-tante ; ma beauté, si tant est que je sois belle, s'est fanée à la fumée de ses cheminées, car vous saurez que toutes les cheminées de la maison fumaient (elle aimait cela, la vieille fille), et mon amabilité, mon esprit, mes talents, étaient employés toute la journée à inventer des contes, sous le titre d'histoires véritables, pour amuser les soirées de ma grand-tante.

Ah ! si ma grand-tante n'avait pas eu soixante-quinze ans, un asthme, et cent mille livres de rente !

Mais avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous tracer le portrait de mademoiselle Honorée-Prudence-Clémence Abigaïl de Maugis, ma très respectable grand-tante, portrait dont j'ai là, en face de moi, l'image frappante dans un cadre de bois peint.

(Demain, sans faute, je le ferai monter au grenier.)

Ma grand-tante était d'une taille fort élevée, et

tellement fière de cet avantage, qu'elle se tenait raide et droite, ne voulant point en perdre une ligne ; aussi professait-elle un dédain très prononcé pour les gens moins favorisés qu'elle de ce côté.

Jadis ma grand-tante était blonde, mais des taches de rousseur sans nombre avaient altéré l'éclat de son teint ; je me souviens fort bien que de mon temps on distinguait à peine la couleur de sa peau, dissimulée qu'elle était sous une couche brune et épaisse ; joignez à cela deux petits yeux gris, un menton qui avançait, un nez énorme formant alliance avec ledit menton ; puis ajoutez à cet assemblage une coiffure en l'air avec un chignon de cheveux couleur de filasse, un jupon blanc le dimanche, sale les autres jours, un casaquin pareil, subissant la même modification, puis encore, un tablier gorge de pigeon, des poches sur les hanches, et vous aurez trait pour trait, mais à s'y méprendre, mais à dire : la voilà ! si par hasard vous la racontiez dans la rue ou sur les boulevards, le portrait fidèle de ma grand-tante.

Ah ! si ma grand-tante n'avait pas eu cent mille livres de rente, un asthme et soixante-quinze ans !!!

Certes, ce que je vous dis là, je le lui eusses dit à elle-même, au lieu de la flatter ainsi que je le faisais : ce dont bien me repends sur ma parole.

Imaginez qu'avec sa voix aigre elle criait après moi toute la journée, et dans un ton de fausset si désagréable que j'en ai mal aux nerfs rien que d'y songer ; puis, comme sa vue était très mauvaise, elle ne pouvait faire un pas sans mon secours, pas même passer d'une pièce à une autre ; jugez donc, lorsqu'il lui prenait fantaisie de faire une promenade d'une ou deux heures dans tous les appartements ! mon pauvre bras ! elle s'y appuyait d'une façon si forte que le moule de sa main sèche y était quasi empreint.

Ah ! si ma grand-tante n'avait pas eu cent mille livres de rente, un asthme, et soixante-quinze ans !...

Je vous dirai encore que si ma grand-tante avait la vue mauvaise, en compensation, son ouïe était extrêmement fine, si fine que je ne pouvais

dire un mot si bas qu'il fût sans qu'elle ne l'entendît ; ce qui, vu mon caractère tant soit peu enclin à la raillerie, m'attirait des réprimandes, des exhortations, à n'en plus finir, sur le danger de se moquer des gens.

Encore si c'était tout, mais hélas ! je n'en étais pas quitte à si bon marché ; ma grand-tante, qui s'ennuyait toute la journée, voulait absolument que je l'amusasse ; et citez-moi, je vous prie, une chose plus ennuyeuse au monde, que d'amuser une personne ennuyeuse qui s'ennuie ; moi, je n'en connais pas.

Or, ma grand-tante avait un goût très prononcé pour mes contes, singulier goût en vérité, que toutefois je voudrais bien vous faire partager si je pouvais, et il lui fallait, bon gré malgré, deux contes, ou pour mieux dire deux histoires véritables par jour, car, marchant sur les traces des fameux historiens, je lui donnais conte pour histoire.

Voyez-moi donc, pauvre créature bornée s'il en fut, obligée de me creuser le cerveau pour inventer chaque jour quelque histoire nouvelle !

encore si ma grand-tante n'avait pas eu de mémoire, et qu'on eût pu lui répéter deux ou trois fois de suite les mêmes choses, cela aurait été charmant.

À ce propos, je me souviens d'une amie de ma mère, excellente femme du reste, qui passait sa vie à faire des romans en province, et du temps de cette dame, à ce qu'il paraît, les cabinets de lecture n'avaient pas tous les jours quelque chose de nouveau à offrir à leurs abonnés ; et en cela je vous ferai observer combien la jeune France a gagné de ce côté.

Tournez la tête, regardez à droite et à gauche, voyez, que d'œuvres, que de livres, que de jeunes auteurs déjà fameux dans les fastes de la renommée ! les nommer serait leur faire injure ; et puis, leur nom, écrit en gros caractère, garnit toute la devanture des boutiques de librairie ; tous les jours ce sont de nouveaux noms, de nouvelles œuvres, des titres plus piquants, plus extraordinaires, plus terribles que jamais, des titres à vous émouvoir rien que de les prononcer : que serait-ce donc en lisant les ouvrages ? du

sublime pour le moins... sans compter que les dames s'en mêlent elles aussi, et que, sans vanité, et camaraderie de sexe à part, elles font des choses charmantes : voyez mes livres...

Ah ! j'oubliais, je ne fais pas de livres, moi.

Donc, pour en revenir à cette amie de ma mère, elle avait depuis longtemps épuisé tout ce qu'un mauvais cabinet de lecture de province peut offrir, et elle ne manquait jamais de recommander à sa femme de chambre de dire : Madame veut du nouveau. En voici, répondait hardiment une petite fille de quinze ans fort précoce pour son âge ; et ce livre qu'on envoyait avec tant d'assurance avait été lu au moins dix fois par ladite amie de ma mère. La pauvre dame ! ce n'était qu'arrivée à la fin du cinquième volume qu'elle se hasardait à dire : Mais, mademoiselle, il me semble que j'ai déjà lu cela. — Madame se trompe, répondait la petite fille ; et la dame le croyait.

Hélas ! ma grand-tante ne ressemblait point à cette dame, et lorsque par hasard, par malice ou par ennui, j'entamais un récit déjà raconté ; ma

grand-tante Abigaïl se redressait, haute et sèche, sur son grand fauteuil, elle se pinçait les lèvres, prenait une énorme prise de tabac, puis elle me disait gravement :

– Petite, tu m’as dit cela tel mois, tel jour, telle heure ; il faisait nuit, ou il pleuvait à verse, etc. Oh ! elle avait une fameuse mémoire, ma grand-tante ! c’en était désolant.

Ah ! si ma grand-tante n’avait pas eu cent mille livres de rente, un asthme et soixante-quinze ans ! !..

Mon martyr ne finissait pas là, vous allez voir.

Tout exprès, je crois, pour mettre ma patience à bout (*ma patience*, je ne sais en vérité comment j’ose me servir de cette expression, car vous saurez que la patience n’est pas ma vertu favorite ; revenons), ma grand-tante avait une passion, mais une passion dont on rencontre un bien rare exemple dans le monde, pour un animal domestique vulgairement nommé chatte.

Mais avant de passer outre, et pendant que je

suis en train de faire des portraits, je vais, si vous le permettez, tracer celui de Minette, ainsi se nommait la chatte de ma grand-tante.

Un chapitre encore pour celui-ci, ce n'est pas trop.

**Minette**

*Piff..., paff.*

MANUSCRIT INÉDIT D'UN CHAT.

Ah ! si ma grand-tante n'avait pas eu cent mille livres de rente, un asthme et soixante-quinze ans !...

Cela m'aurait été bien égal, allez.

Donc, vous saurez que dans le monde entier Minette n'a pas sa pareille ; ce que je vous en dis là n'est, je vous prie de le croire, ni pour sa beauté, ni pour sa gentillesse, ainsi que vous allez le voir, si vous êtes doué d'assez de patience pour me lire jusques au bout.

(Sur quoi, d'abord, je vous ferai mon compliment. )

La chatte de ma grand-tante est bien la plus vilaine chatte que l'on puisse voir : sale, désagréable, dégoûtante, Dieu ! la mauvaise bête !

Ah ! si Minette n'avait pas été la chatte de ma grand-tante, et si ma grand-tante n'avait pas eu cent mille livres de rente, un asthme et soixante-quinze ans !..

Le poil de Minette est gris de cendre, ras, écourté, il y a même des endroits de son corps pelé, et ce corps est d'une maigreur désespérante : on le dirait écorché, tant ses côtes sont ostensibles ; puis ses yeux gris-vert brillent tellement le soir, dans l'ombre, qu'on dirait deux vers luisants ; et quant à sa queue ?...

Mais c'est toute une histoire que l'histoire de cette queue, une histoire de magie, diablerie, sorcellerie, que sais-je moi ! vous la trouverez dans le chapitre suivant.

Je dois avant vous parler des qualités de Minette.

Avec toute la meilleure volonté du monde, il me serait impossible, je vous assure, de faire l'éloge de sa douceur, car, dont bien me souviens, je ne pourrais citer personne (de celles qui l'approchaient, entendons-nous) à qui elle n'ait donné quelques coups de griffes, à moi toute la

première.

Il est juste aussi d'avouer que Minette est méchante, hargneuse, rancuneuse, boudeuse, voleuse, menteuse, gourmande, paresseuse, et mille autres petits défauts, tous plus agréables les uns que les autres, défauts que je puis vous affirmer connaître parfaitement. Or, voici comme :

Le matin, il me fallait laver, savonner, brosser Minette, ce qui, vous pensez bien, lui fournissait l'occasion de me faire apprécier ses nombreuses qualités.

Ce premier soin rempli, Minette allait trouver sa maîtresse, qu'elle ne quittait plus le reste de la journée ; mais quand le soir venait, oh ! alors, c'était bien un autre emploi que j'étais obligée de remplir auprès de cette vilaine bête.

Ah ! si Minette n'avait pas été la chatte de ma grand-tante, et si ma grand-tante n'avait pas eu cent mille livres, de rente, un asthme et soixante-quinze ans !...

Je ne sais plus quel docteur de chat ou quelle

vieille bonne-femme avait prouvé à ma grand-tante qu'il ne fallait pas (à telle fin que Minette vive longtemps) la laisser dormir le soir au coin du feu.

Et qui, croyez vous, était chargé du joli office de tenir Minette éveillée ? moi, s'il vous plaît.

Il fallait me voir, assise sur un petit tabouret, ayant, sur un autre, Minette vis-à-vis de moi, jouant avec elle soit avec une pelotte dont je faisais une balle, soit avec une noix que je faisais courir devant elle ; et quant le jeu ennuyait Minette, au lieu de la pelotte de fil ou des noix, c'étaient mes doigts, ma main, n'importe, que Minette griffait ; et ma tante de rire, et moi de maugréer.

Puis neuf heures sonnaient ; alors, laissant Minette dormir tout à son aise, après avoir distrait le chat, il me fallait amuser ma grand-tante.

Vous savez ce que je vous ai déjà dit à cette occasion, je ne me répèterai pas.

Toutefois, raconter une histoire, passe ; avec un peu d'imagination, un peu de mémoire, un peu

de bonne volonté, on en vient encore à bout ; mais laver une vilaine bête, mais s'en laisser griffer les mains ou les bras, mais être obligée de l'amuser le soir pour l'empêcher de dormir, voilà ce dont j'enrageais, voilà ce qui m'aurait fait ajouter foi à ce que disaient quelques commères du quartier, que cette chatte était un génie, une fée, qui sait ? peut-être le diable.

Dans le fait, vous avouerez que pour s'être fait aimer de ma grand-tante qui n'aimait rien, pour lui avoir fasciné les yeux au point de lui faire voir une belle bête dans la plus vilaine bête du monde, il fallait bien que cela fût.

Et puis une aventure qui arriva quelques temps avant la mort de ma grand-tante vous le prouvera peut-être ; je dis : *peut-être*, car dans ce siècle d'incrédulité, de lumière et de progrès, où tout est mis en doute, même le pape saint-simonien, je n'oserais jurer que vous me croirez.

Toutefois, voici mon histoire :

# **La queue de ma chatte**

*Conte fantastique*

*E corne i gru van cantanda lor lai  
Facendo in aco di se langa rica  
Cosi vid'io venir tracendo guai  
Ombre portate d'alla detta briga.*

DANTE.

*Et comme les grues, qui font dans l'air de  
longues files, vont chantant leurs plaintes ; ainsi  
je vis venir, traînant des gémissements, les  
ombres, emportées par des tempêtes.*

C'était un soir d'hiver, après un de ces fameux coups de griffes que vous savez ; l'impatience m'avait gagnée ; je jurai de me venger.

Rêver une vengeance et l'exécuter, fut pour moi l'affaire d'un instant.

Précisément, Thomas, le fils d'un de nos fermiers, garçon simple et niais s'il en fut, de plus filleul de ma grand-tante, était venu passer les fêtes de la Noël chez elle.

Je jetai les yeux sur lui pour exécuter mon dessein.

Ce soir-là, il faut que vous sachiez que ma grand-tante était allée au spectacle, et que deux de mes amies m'avaient promis de venir me tenir compagnie.

En les attendant, j'appelai Thomas, et le chargeai d'aller acheter un poids de vingt livres.

À son retour, lui montrant Minette, que j'avais laissée dormir tout à son aise, je lui ordonnai d'attacher à la queue de ma chatte ce poids de

vingt livres ; à cet effet, je lui présentai deux  
aunes de rubans.

Ce que Thomas fit très adroitement, je vous  
assure.

Après je lui dis :

– Thomas, veux-tu gagner un louis d’or ?

– Morguienne, Mam’selle, comme si ça se  
demandait !

– Eh bien ! en voici un, mais tu vas faire  
exactement, très exactement, ce que je vais te  
commander, Thomas.

– Que oui, Mam’selle, n’ayez crainte.

– Jure-le sur ton âme, Thomas.

– Je le jure sur mon âme, Mam’selle.

– Songe, mon garçon, que tu as juré sur ton  
âme ; maintenant, écoute. Prends Minette sous  
ton bras... ; là... bien.. ; puis, tâche de sortir de la  
maison sans que personne te voie... Tu connais la  
rue Saint-Georges et la rue Chanteraine ? au coin  
de cette rue on trouve un égout...

Ici Thomas, qui avait ouvert de grands yeux,

une grande bouche, et dont l'air était devenu encore plus hébété, si possible est, quand je lui avait fait faire le serment sur son âme, commença à se rassurer, même à sourire.

– Tu jetteras cette chatte dans l'égout, ajoutai-je à voix basse.

– Compris, mam'selle.

– Vas vite, reviens de même, et ce beau louis d'or est à toi.

Thomas était parti que je n'avais pas achevé.

Il faisait le plus mauvais temps du monde, sombre, froid, pluvieux ; le vent sifflait avec furie, le pavé glissait, et les réverbères, agités par l'ouragan, projetaient çà et là des ombres fantastiques.

Puis Minette, qui sentait à sa queue un poids inaccoutumé, Minette si bien soignée, si douilletée, si mignardée, Minette que ma grand-tante n'exposait jamais à l'humidité de la nuit, Minette miaulait d'un miaulement si triste, que mons Thomas commença à trembler.

– Maudite bête ! dit-il, s'arrêtant un moment

indécis ; mais le louis d'or en espérance ranima son courage, si tant est que Thomas eût du courage.

Plus Thomas approchait du but de sa course, plus les miaulements de Minette augmentaient ; on dit même que, selon sa louable habitude, griffes allaient leur train, attrapant chaque fois, soit un nez, soit une oreille, voire même un bout de cravate qu'elle déchirait bel et bien, et Thomas tremblait encore plus fort.

Toutefois, poursuivant son chemin, il atteignit enfin l'égout désigné. Alors Minette, qui s'était tue un instant pour griffer plus à son aise, se remit à miauler d'une façon qui parut à Thomas fort singulière ; elle se débattait avec des contorsions qui n'étaient rien moins qu'étranges ; des éclairs jaillissaient de ses yeux gris ; tantôt elle avait l'air de prier, l'instant d'après on aurait dit qu'elle menaçait, puis son cri devenait plaintif, il semblait qu'elle pleurait.

Arrêté debout, au milieu de la rue Sainte Georges en face de l'égout, Thomas frissonnait par tout le corps, ses dents claquaient ; il tenait

toujours Minette sous son bras, et la serrait à l'étouffer ; toutefois il ne pouvait se résoudre à mettre fin à cette aventure.

La rue était solitaire, aucune lumière ne brillait aux fenêtres, et l'intensité du vent allait toujours croissant, de plus il tombait une pluie froide qui glaçait les membres de Thomas et le pénétrait jusqu'à la moelle des os ; jamais de sa vie il n'avait vu pareille nuit. Il eut un instant l'idée de s'en retourner avec Minette ; heureusement ou malheureusement, c'est à vous de juger, le louis d'or se retraça une seconde fois à sa mémoire ; il prit son parti.

Bravement, le pauvre garçon recommanda son âme à Dieu, son âme qu'il avait engagée si légèrement à la nièce de sa marraine, et qu'il promit bien, sur son âme encore, de ne plus engager ; puis il ferma les yeux, il détourna la tête, et prenant Minette à deux mains, il la lança de toutes ses forces à travers les barres de fer qui garnissent l'égout ; puis, tout épouvanté de cette action, il se met à fuir comme un beau diable.

Or donc, le voilà qui court, qui court, fallait

voir ! et qui aurait donné bonne chose, le poltron, pour se trouver rendu au coin du feu de la cuisine de ma grand-tante ; mais il n'était pas au bout de ses peines, comme vous allez l'apprendre.

La nuit était devenue encore plus noire, le vent soufflait avec plus de rage, la terre tremblait sous ses pieds ; dans le tumulte des éléments on entendait des voix étranges qui murmuraient des mots bizarres et inconnus ; et bien que Minette fût loin, bien qu'elle dût être morte à l'heure qu'il est, la laide bête, Thomas croyait toujours l'entendre comme si elle eût été sous son bras.

Et le malheureux courait toujours à perdre haleine.

Mais tout-à-coup, oh mon dieu ! ayez pitié de lui, imaginez-vous qu'il entend distinctement, presque sur ses talons, un bruit qui le glace d'effroi : c'est comme la marche lourde, pesante, d'une grosse bête, dont quatre pieds de bois ou de fer frappent le pavé à mesures égales.

Alors, le malheureux ! ses jambes ploient sous lui, ses pieds se clouent à la terre et ne peuvent plus avancer, la sueur se mêle sur son front à la

pluie qui lui bat le visage, ses cheveux se dressent sous son chapeau, ses regards effarés se tournent de côtés et d'autres, il ne distingue rien, et, chose inconcevable, il ne reconnaît plus son chemin.

Ce n'est plus Paris, ses rues larges, alignées, ses hautes maisons ; c'est la campagne : des pierres blanches dans la nuit sont éparses çà et là ; elles dansent en se choquant, elles poussent des gémissements qui n'ont rien d'humain et des rires de l'autre monde. Faisant un effort pénible, Thomas s'arrache pour ainsi dire de la place où il avait pris racine, et se met à fuir en sens inverse.

Quelques lumières d'une couleur blafarde brillent de distance en distance, mais elles vacillent, elles tournoient, leur pâle clarté perce à peine l'obscurité profonde. Thomas se dirige de leur côté ; autre épouvante !

Une grande ombre brune semble surgir de dessous terre ; elle s'allonge, elle s'allonge, elle devient compacte, prend une forme, se couvre d'une couleur sanglante, et ce bruit effrayant de quatre pieds de bois ou de fer qui battaient le pavé, ce bruit qui s'était apaisé depuis un

moment, recommence de plus belle et plus fort que jamais.

Ce fantôme, car que voulez-vous que ce soit si ce n'est pas un fantôme ? ce fantôme, dis-je, vient à Thomas, il s'adosse à une grande maison, et la lueur d'un réverbère venant à frapper contre, le malheureux garçon de ferme croit toucher à son dernier moment.

C'était horrible à voir, ce fantôme ! grand, gros, rougeâtre ! on aurait dit du sang qui découlait de ses vêtements. Thomas n'osait le regarder.

Il aurait voulu crier, appeler, il ne pouvait, sa langue était glacée ; alors, le pauvre jeune homme leva les yeux au ciel, il ne lui demandait rien moins que de se trouver rendu devant la maison de sa marraine, de cette maison hospitalière où il avait toujours été à l'abri de tout maléfice ; puis il promit, et cela du fond de son cœur, je vous assure, de ne plus suivre en rien les ordres de la jeune demoiselle, de ne plus jurer sur son âme, et surtout de ne plus aller jeter ni chats ni chattes dans les égouts.

Bientôt il veut savoir si son vœu est exaucé ; il risque un œil : surprise étrange ! la maison de sa marraine est là, devant lui ; mais ô douleur ! l'ombre rouge, ou le fantôme, ou le diable, ou tout ce qu'il vous plaira de l'appeler, est toujours dressé de toute sa hauteur entre lui et la maison, juste contre la porte cochère. Impossible à Thomas de passer outre.

Le voilà donc face à face avec le fantôme. Que fera-t-il ? avancera-t-il ? reculera-t-il ? Ma foi, l'immobilité de son ennemi l'encourage, la voix lui revient.

– Hors d'ici, Satan, Lucifer ; notre père qui êtes aux cieux, ayez pitié de moi, pauvre pécheur que je suis !...

Un éclat de rire l'interrompt ; le rire cesse, et Thomas reprend avec plus de force :

– Éloigne-toi, Satan maudit ! Jésus qui sièges à la droite de Dieu...

Ici les éclats de rire recommencent, et cette fois ils ont quelque chose de satanique ; mais Thomas, le bon et simple Thomas, qui a réussi à

saisir dans la poche de sa veste un chapelet béni que le curé lui a donné aux pâques dernières, Thomas se sent le courage d'un lion.

Serrant son chapelet, tournant les grains dans sa grosse main, Thomas récite vite et à haute voix :

– Sainte Vierge, mère de Dieu, priez pour moi ! saint Thomas mon patron

Puis la tête basse, s'avancant hardiment vers la maison, il lève le bras pour chercher le marteau et frapper.

Horreur ! mille fois horreur ! sa main a rencontré quelque chose de doux, de velu, de poileux, c'est la peau d'un chat, mais d'un chat pour le moins aussi grand qu'une maison ; ce ne peut être que Minette, Minette que son voyage dans l'égout aura fait grandir d'une si terrible manière, et, plus mort que vif, Thomas murmura :

– Pardon ! grâce ! pitié ! Minette.

Alors il vit Minette ouvrir une large bouche noire ; large, assura-t-il plus tard, comme les deux battants d'une porte cochère. Il voulut se

retenir, impossible ; une force irrésistible l'entraîna dans cette large bouche noire, et l'y engloutit.

Puis il ne se souvint plus de rien, si ce n'est d'un fort coup de massue qu'on lui asséna sur la tête ; le feu sortit en étoiles de tous côtés, et ce fut tout.

**Ce que d'aucuns appelleraient : suite  
de la Queue du Chat.**

Hélas ! dit en bâillant le sultan fort judicieux, voilà un sot conte que tu me fais, et le plus invraisemblable de tous. Oh ! Schéhérazade, tu ferais bien mieux de me frotter la plante des pieds.

MERLE. — *La Mille et deuxième Nuit.*

J'étais mollement étendue dans une grande bergère, au coin du feu, et tout en attendant mes deux amies, je songeais délicieusement à la perte de Minette ; moins délicieusement peut-être à la fureur de ma grand-tante, et avec une sorte d'inquiétude à l'air piteux qu'il me faudrait feindre pour lui prouver le chagrin que j'étais bien loin de ressentir.

Cette dernière chose surtout me coûtait infiniment ; j'en étais presque à me décider, quel danger je dusse courir, à laisser éclater toute ma joie (et vous savez, je vous l'ai dit quelque part, que ma grand-tante Abigaïl avait soixante-quinze ans, un asthme et cent mille livres de rente) !

Lorsqu'une réflexion vint à traverser mon cerveau :

Quelle serait désormais la bête qui pourrait remplacer celle que je venais si méchamment de mettre à mort ?

Quadrupède ou bipède, n'importe, il en fallait une ; et tout naturellement un mien cousin, étudiant en droit, se présenta à mon esprit.

Très serviable, très bavard, très soumis, très souple, très simple même, Numa était un être précieux ; j'aurais même pensé à en faire mon mari dans la suite, sans une certaine incommodité à lui particulière, incommodité très désagréable en ménage, mais fort utile pour l'usage auquel je voulais maintenant l'employer, jugez-en :

Numa écoutait aux portes, c'était son plaisir, son bonheur, sa principale occupation, et cette incommodité, ainsi que je l'appelle, le mettait souvent à même de voir et de raconter des histoires véritables fort plaisantes ; et pour ma grand-tante qui les aimait tant, ma grand-tante à qui il en fallait quotidiennement deux par jour, qu'elle trouvaille ! et pour moi, qui étais obligée

de les inventer, ces deux histoires véritables, quel soulagement ! je frappais de joie dans mes mains à cette bonne idée.

Bientôt on sonne : ce sont mes amies Clarice, Adeline ; mais elles sont pâles, tremblantes, et n'ont, en entrant dans le salon, que la force nécessaire pour se laisser tomber dans un fauteuil.

Je m'empresse autour d'elles, j'enlève leur pelisse de laine à carreaux rouges et noirs, je dénoue leur palatine de cygne blanc, je défais leurs chapeaux, et je vais même jusqu'à déboucler leurs socles avant qu'elles aient recouvré la voix ; il devait leur être arrivé pour cela d'étranges aventures ! je m'informe.

Clarice, plus tôt remise que sa sœur, prit la parole :

– « Jean était sorti ; mais l'envie extrême que nous avons de venir passer la soirée avec toi, a fait que nous nous sommes hasardées seules, pour la première fois de notre vie, dans les rues de Paris. Nous avons atteint le milieu de la rue Chantereine sans rencontre, lorsqu'en passant

devant la rue Saint-Georges, près de l'égout, voilà que nous voyons un homme qui avait l'air d'un vrai maniaque ; il courait, puis s'arrêtait, puis tournait sur lui-même, puis il recommençait à courir, à s'arrêter, à tourner. Ma foi la peur nous prit ; nous nous collâmes contre la muraille, et ne reprîmes notre route que lorsqu'il fut hors de notre vue.

Arrivées au haut de la rue Lafitte, tu sais qu'il y a là une place où l'on bâtit une église ; eh bien ! là nous retrouvâmes le maniaque : pour l'éviter, nous prîmes, comme on dit nos jambes à notre cou, et nous atteignîmes enfin ton hôtel. Juge de notre peur ! l'homme nous avait suivi ; nous frappâmes à coups redoublés ; sans doute cela l'impatienta, car il murmura des paroles bizarres qui d'abord nous firent rire ; puis il se jeta sur Adeline, la prit à la gorge : heureusement sa palatine l'a sauvée ; à ce moment on a ouvert, et l'homme est tombé tout de son long sur le seuil de la porte, où probablement il est encore. »

Comme Clarice finissait de parler, un cri aigu se fit entendre, il venait de l'office.

Nous y courûmes.

Beaucoup de monde y était aggloméré.

Personne ne nous vit entrer tant tout ce monde paraissait absorbé par un seul objet, et cet objet était Thomas.

Assis sur une chaise, la figure pâle, livide, les yeux hagards, Thomas racontait à ses camarades une histoire qui devait être terrible, à en juger par la manière dont chacun l'écoutait.

Bientôt il cessa de parler, un grand silence s'ensuivit, l'auditoire paraissait terrorifié par ce récit effrayant.

Debout, la bouche béante, aucun n'osait regarder devant lui, crainte de rencontrer la figure convulsionnée de Thomas, aucun n'osait se retourner de peur de voir le diable derrière soi.

J'avais laissé la porte de l'office ouverte. Tout à coup, dans la profondeur du corridor s'élève un gémissement, c'est presque comme un miaulement de chat. Un cri d'horreur de chacun des assistants y répond, tous les regards se tournent vers cette porte ouverte.

Le gémissement continue, il approche ; un museau paraît à l'ouverture de la porte, deux yeux suivent, puis la tête, le corps, quatre pattes : c'est Minette !

Voyant tout ce monde, la pauvre bête s'arrêta ; craintive, elle semblait leur demander grâce, leur dire ne me faites pas de mal ; et les autres, qui formaient un peloton au milieu de la cuisine, se séparèrent involontairement, laissant une place libre au milieu d'eux.

Alors Minette s'avança, non plus fière, superbe ainsi qu'elle l'était encore le matin, mais humble, mais piteuse, la tête basse, le ventre rasant la terre, et laissant après elle une longue traînée de sang.

Hélas ! moi aussi, l'effroi me gagna ; j'eus peur, toutefois il m'était facile de nier mon crime, de dire que j'étais innocente. On ne pouvait me répondre ces paroles mémorables et historiques d'une certaine bonne d'enfant à une petite fille : Taisez-vous menteuse, la queue du chat m'a tout appris ;

Car Minette n'avait plus de queue.

Cette aventure tragique fit beaucoup de bruit dans le quartier. En compensation d'une queue fort belle, à la vérité, Minette acquit une célébrité que bon nombre d'auteurs, moi toute la première, lui envient bien certainement ; et Minette l'invalides, Minette la favorite de ma grand-tante, Minette dont la douceur et la bonté étaient sans exemple, Minette qui griffait les gens avec une grâce toute particulière, Minette encore plus laide sans queue qu'avec sa queue, Minette que vous verriez si vous veniez me voir, Minette est devenue un personnage d'importance, à l'office surtout on la respecte et la craint ni plus ni moins que le... choléra.

J'ai dit choléra faute d'un autre mot ; car, en vérité, dans ce siècle d'incrédulité, je ne sais ce que l'on craint ni ce que l'on ne craint pas, je ne sais pas même ce que l'on veut. Beaucoup de gens, et de ceux qui crient le plus haut, sont comme moi, j'imagine.

Tant il y a enfin que, – voyez la prévention, – d'aucuns m'ont soutenu que ces deux histoires n'en faisaient qu'une... Anathème ! anathème !

Il est vrai qu'il y a des gens qui ne croient à rien, et qui font de tout un système ; matérialistes jusques dans l'âme, ils se refusent à l'évidence : ils nient Dieu, parce que Dieu n'est pas à leur portée, parce que Dieu est une essence divine que leur essence terrestre ne conçoit pas, parce que s'ils ne voyaient pas le soleil, ils nieraient sa chaleur bienfaisante.

Je les plains : heureux ceux qui croient soit en Moïse, Jésus ou Mahomet, n'importe, les noms n'y font rien, il ne s'agit de s'entendre que sur la chose ; moi, je l'avoue, dans la simplicité de mon âme, plutôt que de ne croire à rien, j'aimerais mieux croire au diable. C'est ce que fit Thomas ; je vous conseille d'en faire autant.

Maintenant, si vous êtes curieux de savoir ce qui s'ensuivit de cette soustraction faite à la chatte de ma grand-tante, faites-le moi savoir, s'il vous plaît.

# **Testament**

D'ailleurs les sages ont dit : Il ne faut point attacher son cœur aux choses passagères.

SAADI.

Moi, Honorée-Prudence-Clémence Abigaïl de Maugis, demeurant à Paris, rue Lafitte, n° 142, et ayant toutes mes facultés intellectuelles.

.....

Je donne et lègue à ma petite nièce Berthe (ci-joint ses noms et prénoms), vu ses bonnes et excellentes qualités, et aussi voulant récompenser sa douceur, son inaltérable patience et son talent non illusoire à raconter, inventer, falsifier, contes, histoires, chroniques, légendes, etc. ; donc je déclare lui laisser la pleine et entière jouissance, et sans qu'aucun de mes collatéraux puissent la lui disputer, de Minette, ma chatte sans queue.

.....

Puis plus bas se lisait pour légataire universel

des biens, immeubles, meubles, etc., etc., le nom  
de mon brave et digne oncle, M. de Maugis.

.....

.....

# **P roration**

Montaigne.

Quant à mon ramage gascon, je vous l'abandonne sans pitié ; mais vous ne me guérerez jamais de mon inconséquence. Songez donc, monsieur le conseiller, que quand j'écris, je me jette à la merci de mon invention présente, j'ajoute et ne corrige pas, je ne fais qu'une marquetterie mal jointe.

VITET. — *États de Blois.*

Or, ces contes que j'ai composés pour amuser les soirées de ma grand-tante, je vais vous les dire, et avec bien plus de plaisir qu'à elle, je vous assure, en ce que je n'y suis pas forcée ; vous avertissant cependant, ainsi que je vous l'ai déjà annoncé, que je ne fais pas de livres, que je ne suis pas auteur, encore moins homme de lettres ; non que je n'aie, je vous prie de le croire, un profond respect pour cette profession ; mais enfin, je ne suis pas homme de lettres ni, ne le veux être, je mets même de l'affectation à

prouver le contraire.

Inventez un nom pour me désigner, si bon vous semble, mais que ce ne soit pas celui-là.

Par ainsi, j'ose espérer me mettre à l'abri de la critique des vrais hommes de lettres ayant barbe au menton, et non menton lisse comme le mien ; j'ose espérer que ces pages, écrites dans un moment d'ennui ou d'oisiveté, obtiendront de ces messieurs, *oubli* ou *protection*, l'un ou l'autre ; pas de juste-milieu, je vous en prie ; les avertissant d'ors et déjà que si, malgré tout ce que je leur en dis, ils leur prenait fantaisie de me critiquer, je leur ferai observer que les auteurs n'aiment pas les vérités trop dures, qu'en cela *seul*, je leur ressemble sans doute, ainsi qu'à vous peut-être

BERTHE DE MAUCIS.

# **La laide**

*Deuxième partie*

Mais quelque triste que soit mon  
récit, Je m'y attacherai...

LORD BYRON.

## I

Je suis bien laide ! disait un soir la jeune  
Berthe de Maugis ; il ne voudra jamais  
m'épouser... ! allons..., prévenons un refus.

Et de l'air de quelqu'un qui prend une  
résolution à regret, elle se leva, tira un cordon de  
sonnette.

Un domestique parut.

– Préparez sur cette table tout ce qu'il faut  
pour écrire, dit-elle.

Puis, rêveuse, s'avançant vers le feu comme  
pour le ranimer, ses regards tombèrent sur une  
glace placée au-dessus de la cheminée, ses yeux  
s'y fixèrent tristement.

– Oh non ! se dit-elle, regardant ses traits

longs et maigres, sa figure brune, sa taille sans grâces, non, il est impossible qu'un homme puisse m'aimer, m'épouser, sans qu'il y soit contraint.. ! non... ; pourquoi donc hésiter ?...

– Mademoiselle ne désire plus rien, demanda le domestique, interrompant ainsi les réflexions de Berthe.

– Ne vous éloignez pas, restez dans l'antichambre, dans un instant j'aurai besoin de vous.

Le domestique s'étant retiré, Berthe s'assit, et écrivit ce qui suit :

« Monsieur Eugène de Valdolen :

» Par son testament, votre oncle, M. de Maugis, vous laisse son unique héritier, à la charge par vous d'épouser une petite-nièce à lui.

» Cette nièce, c'est moi, Monsieur.

» Votre notaire m'ayant appris ce matin votre arrivée dans cette ville, j'ai pensé que votre intention était d'accomplir les dernières volontés de notre oncle, car, autrement, pourquoi auriez-

vous discontinué le cours de vos voyages, pourquoi seriez-vous à Paris ?

» Donc, et avant de recevoir votre visite, je veux, je dois vous dire une chose :

» Que je vous affranchis de la clause qui vous oblige à m'épouser, que vous êtes libre, Monsieur.

» Et je n'agis point par aucun motif de prévention, ou désobligeant pour vous ; mon Dieu non ! la preuve, Monsieur, c'est que je vous laisse maître de mon sort et du vôtre, lorsque vous m'aurez vue.

» Car sachez que je suis une de ces personnes tout-à-fait disgraciées par la nature, un de ces êtres infortunés qui ne devraient jamais naître, qui ne paraissent ici-bas que pour souffrir, faire pitié, et dont le lot est obscurité, abandon !

» Voilà le motif de ma conduite, du refus que je fais de votre main ; je ne puis vous offrir ni vous promettre le bonheur, je ne le connais pas, Monsieur.

» BERTHE DE MAUGIS. »

Puis la jeune fille cacheta sa lettre, donna l'ordre de la porter de suite à M. Eugène de Valdolen, hôtel des Princes, rue de Richelieu ; après, plus calme, presque satisfaite d'elle-même, elle prit un livre et se mit à lire.

Demi-heure se passa ; tout-à-coup la porte du salon s'ouvrit, on annonça M. Eugène de Valdolen.

À ce nom, un tremblement subit saisit Berthe...

Mais avant d'aller plus loin dans mon récit, je dois vous dire ce qu'était ce jeune homme.

Fils d'une sœur de M. de Maugis, habitant ordinairement Bordeaux, il n'avait jamais connu son oncle.

Il pouvait y avoir environ quatre ans de cela. Un beau jour il quitta Bordeaux, parents, amis, sans donner à penser pourquoi, sans dire où il allait.

D'aucuns prétendirent qu'une histoire d'amour fut la cause de ce départ ; mais ce

n'étaient que vaines suppositions, rien ne les confirma ; on finit par les oublier, et Eugène avec.

Il était en Grèce lorsque son oncle mourut ; la lettre qui lui annonçait cette nouvelle ayant éprouvé quelques retards, il ne la reçut qu'un an après.

La clause du testament qui l'obligeait à épouser une petite-nièce qu'il ne connaissait pas, dont il n'avait jamais entendu parler, lui déplut fort. Toutefois il se mit de suite en route pour Paris.

Non dans l'intention d'épouser Berthe ni toute autre, Eugène, pour des raisons à lui connues, avait renoncé au mariage.

Eugène était un de ces hommes graves, réfléchis, d'un caractère très fier, et doué d'un orgueil extraordinaire sur sa qualité d'homme. Il se croyait d'une nature bien supérieure à celle de la femme, pour laquelle cependant il montrait au besoin, égard et protection, mais seulement et à cause d'un sentiment de bienveillance qui porte ainsi le plus fort à protéger le plus faible. Il n'eût

pas voulu, pour rien au monde, avoir la moindre obligation à une femme ; en quelque sorte il s'en serait cru déshonoré, du moins à ses yeux.

Or, il arriva à Paris bien décidé à laisser à Berthe, et l'immense fortune de M. de Maugis, et sa liberté individuelle ; en conséquence, aussitôt après son arrivée, il fit prier le notaire, chargé de la succession, de vouloir bien passer chez lui ; mais cela sans lui faire part en aucune manière de ses intentions à l'égard de Berthe.

Sur ces entrefaites, il attendait encore la visite du notaire, lorsqu'il reçut la lettre que vous savez.

Tout son orgueil d'homme se souleva en la lisant. Ainsi donc, ce qu'après mûres réflexions lui, Eugène, voulait faire, le résultat de toutes ses pensées depuis la lecture du testament, tout ses calculs de générosité, de délicatesse, une jeune fille, presque une enfant, l'avait prévenu.

Et de quelle manière encore ! que de simplicité, que d'élévation d'âme dans cette lettre si courte !

Honte sur lui ! il est de son amour-propre, de

son honneur, de son devoir, de refuser l'offre de Berthe, de paraître bien plus grand, bien plus généreux qu'elle, en l'épousant toute laide qu'elle est, en la couvrant de bienfaits, en lui sacrifiant ses préventions, ses peines passées, sa vie antérieure, son avenir.

Et lui ! qui avait renoncé à l'amour, qui avait juré de vivre seul, arriva chez Berthe bien décidé à l'épouser.

On l'annonce ; il entre, et se trouve en face de l'être le plus singulier qui se puisse voir.

C'était une femme petite, noire, contrefaite, sans grâces ni tournure ; d'une physionomie commune, d'un abord repoussant.

Le courage d'Eugène s'évanouit à cette vue ; il ne trouva aucune expression pour saluer cette femme, et resta debout, silencieux devant elle. Berthe rougit beaucoup, elle se troubla, car elle avait compris, la pauvre fille, ce qui se passait dans l'âme de M. Valdolen.

Toutefois, elle prit sur elle de parler la première.

– Avez-vous reçu ma lettre, Monsieur ?

– Oui, Mademoiselle.

– Et... sans doute vous souscrivez à son contenu ?

– Non, Mademoiselle.

Berthe le regarda avec étonnement.

Eugène était un jeune homme grand, d'une taille élégante, la figure belle et sévère à la fois.

Il reprit : Mon intention est d'accomplir les dernières volontés de notre oncle, de vous épouser, Mademoiselle.

– Quoi ! vraiment, vous ne me trouvez pas trop laide ?

Et il y avait tant d'ingénuité dans cette demande, qu'Eugène, touché, prit la main de la jeune fille, et lui dit avec amitié :

– Berthe, voulez-vous être ma femme ?

– Oh ! de grâce, Monsieur, réfléchissez, ne vous pressez pas !...

– Voulez-vous être ma femme ?... Mais répondez ?... votre lettre me l'avait fait espérer ;

qui peut donc ainsi vous faire hésiter ; Berthe.

– Moi, Monsieur ! ma personne disgracieuse, ma difformité.

– Je vois tout cela, et je renouvelle ma demande.

Berthe baissa les yeux d'un air confus.

*Oui, je t'ai vu couvert d'un voile noir  
Aux plus beaux jours de mon jeune âge ;  
Et ce fut le premier nuage  
Qui d'un long avenir enveloppa l'espoir !*

LE PRESENTIMENT.

## II

Chaque jour Eugène voyait Berthe, et chaque jour les excellentes qualités de cette jeune fille la faisaient paraître moins laide à ses yeux.

Il est vrai qu'elle était si bonne, Berthe, si persuadée qu'elle ne pouvait plaire, qu'il y aurait eu conscience, sur ma parole, de ne pas la rassurer, de ne pas lui montrer un peu d'amitié.

Surtout, lorsqu'elle venait à lui, avec son air gauche, et toute honteuse d'être aussi gauche, et qu'avec sa voix douce, seul attrait que possédât cette jeune fille, elle lui disait :

– Je suis bien laide pour vous ! n'est-ce pas, Eugène ? tenez, soyez franc, ne vous gênez pas ; si vous ne croyez pas que je puisse faire votre bonheur, restons-en là, gardez-moi seulement pour amie... Dites... le voulez-vous ?... Être votre amie, voilà toute mon ambition, Eugène !

À ces paroles, Eugène s'en voulait de ne pas

voir toutes ses préventions s'évanouir. Il aurait désiré la rassurer, mais il ne pouvait mentir à sa conscience, à lui-même ; alors il se contentait seulement de prendre la main de sa fiancée, de la serrer en silence ; puis, sous un prétexte frivole, il s'échappait, et ne rentrait que longtemps après.

Et Berthe qui voyait cela, qui pensait, méfiante qu'elle était, que sa laideur en était cause, qu'Eugène, si beau, ne pouvait s'habituer à sa vue à elle, et qu'il était impossible que jamais elle pût lui plaire ; la pauvre enfant ! par un sentiment indéfinissable de délicatesse féminine, détournait la conversation chaque fois qu'il était question de mariage, à ce mot l'envie de pleurer la gagnait, elle courait s'enfermer dans sa chambre et elle pleurait.

Car elle aimait Eugène avec passion, elle l'aimait d'autant plus qu'elle voulait le cacher à tout le monde, et que cet amour comprimé n'en était devenu que plus violent. Tout en elle le trahissait : il se révélait dans l'abandon de sa personne, dans l'inflexion plus pure de sa voix ; il s'exhalait avec le souffle de sa bouche, et comme

une auréole de flamme il errait autour de son front, ses yeux humides en étaient imprégnés ; il éclatait dans son regard, il suintait, pour ainsi dire, à travers les pores de cet être aimant.

Ah ! si vous l'aviez connue comme je la connaissais ! si vous l'eussiez vue, craintive de déplaire, rougir confuse chaque fois qu'on lui adressait la parole ! la plus légère marque d'intérêt amenait des larmes dans ses yeux, et le bonheur se peignait si grand sur sa figure triste, quand un mot amical arrivait à son oreille, quand une main amie cherchait la sienne ! que certes, vous l'eussiez aimée ainsi que je le faisais.

Et puis, si elle vous eût dit avec cet accent qui pénétrait l'âme, et qu'elle avait, ce qu'elle me disait quand je la priais d'aller dans le monde, de venir au bal :

– Au bal ! ah ! ma chère amie, regarde-moi ! je suis si laide !... Tais-toi, Eugénie, ne me réponds pas, car tu ne peux me dire le contraire ; et puis, vois-tu, j'ai pris mon parti.

Et dans le soupir qui accompagnait ces paroles, on devinait tout ce que ce parti lui avait

coûté à prendre.

Après elle ajoutait, essayant de sourire : – Dis-moi, te souviens-tu de notre heureux temps de pension ? comme j'étais gaie, rieuse, toujours la première à animer les heures de récréation ! tu te le rappelles, n'est-ce pas ? Mais là c'était si différent d'ici ! là, vous lisiez toutes au fond de mon cœur, vous saviez combien je vous aimais, et vous me le rendiez ; là, j'avais des paroles pour adoucir vos chagrins, des regards pour vous consoler, et à votre tour, et quand l'occasion s'en présentait, vous me prodiguez et les mêmes paroles consolantes et les mêmes regards affectueux ; là, je ne savais pas que je fusse ni plus laide ni moins laide que vous, je ne savais pas ce que c'était que d'être laide, ni que ce fût un mal !... mais ici... quelle différence ! il semble que ce soit un crime, une faute impardonnable, un péché mortel ; chacun vous fuit, vous délaisse, bien plus, se rit de vous !

Eugénie ! mon Dieu, que j'ai souffert la première fois que je suis allée dans le monde ! C'était au sortir de ma pension, j'avais quinze

ans ; j'étais bien jeune, bien enfant pour mon âge, toutefois ce que j'éprouvai ce soir-là vint mûrir ma raison tout-à-coup, c'était comme si j'avais eu un bandeau sur mes yeux, et qu'on me l'eût arraché de force. Il n'y a que deux ans de cela ; mais je pourrais vivre longtemps, bien longtemps, jamais cette soirée ne s'effacera de ma mémoire ; son souvenir pèse encore à mon cœur, il l'opresse.

On m'avait parée : ma robe était éblouissante de fraîcheur ; j'avais des roses dans les cheveux. Mon Dieu ! que je me trouvais bien ainsi ! j'étais contente, heureuse ! je comptais en espérance, sur mes doigts, le nombre de contredanses que j'allais danser (j'aimais tant la danse !) ; il me tardait d'y être ; je ne voyais pas le moment d'entrer au bal, tant je désirais ce moment ; je pressais, je tourmentais mon pauvre oncle, je le trouvais d'une longueur interminable à sa toilette ; enfin mon impatience était telle, que j'en éprouvais un malaise : il me semblait que quelque événement, quelque chose d'imprévu, et que je ne pouvais définir, devait venir se jeter à la traverse dans mon bonheur.

Hélas ! c'était un noir pressentiment !

Puis elle ajoutait avec cette intime conviction d'une âme prédestinée : — Dis-moi, Eugénie, n'es-tu jamais ainsi, toi, quand tu désires quelque chose ! n'as-tu jamais ressenti cette inquiétude vague qui vous saisit au cœur, qui vous trouble, qui vous fait appréhender le moment que vous désirez ? votre imagination s'enflamme : cette chose est là, on la voit, on va la saisir et on ne peut l'atteindre ; c'est un cauchemar ; et puis on devient triste, triste, sans raison, et puis on a peur, et on ne sait pourquoi.

Oh c'est horrible ! Eh bien, tout cela, je l'ai éprouvé ce soir dont je te parle.

Enfin mon oncle est prêt, nous partons ; ma gaieté renaît en voiture.

*Remontez, remontez à ces heures passées !  
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer.  
Allez où va mon âme ; allez, ô mes pensées !  
Mon cœur est plein, je veux pleurer.*

ALPHONSE DE LAMARTINE

### III

Berthe s'était tue comme si elle y eût été obligée, par la force de ses émotions ; l'instant d'après elle reprit :

– Nous arrivons. Ce premier coup d'œil jeté dans une salle de bal est enchanteur ; cette foule brillante, cette foule en dentelles, en gaze, en soie, en plumes, en diamants, qui va, vient, en tous sens, se multipliant dans les glaces, scintillant des feux de mille bougies, cette musique harmonieuse qui vous enlève et fait qu'on doute si vos pieds tiennent à la terre, ces vastes salons, ces fleurs dont les parfums ajoutent à l'enivrement, tout cela était prestigieux ! l'illusion fut complète : absorbée par ce spectacle qui en frappant mes regards envahissait mes sens, je cessai pour un moment de réfléchir ; jetée dans une extase indéfinissable, je ne savais où j'étais, si je rêvais, si je veillais.

Ce premier moment passé, je me trouvai, sans savoir comment, assise sur une banquette, au milieu de plusieurs femmes aussi belles que parées.

Les danses avaient cessé ; on servait des rafraîchissements.

Les danses recommencèrent ; au premier coup d'archet, un nombre infini de mains s'avancèrent vers toutes mes compagnes ; puis avec un mot, une prière, une demi-phrase, on les prenait, on les conduisait à la danse ! toutes, toutes, excepté moi !

Alors je m'aperçus que je n'avais pas encore dansé, et je m'étonnai.

La contredanse finit, une autre succéda, puis une autre ; la moitié de la soirée se passa, et je n'avais pas bougé de ma place.

Mais qu'ai-je donc pour être ainsi délaissée ? me demandai-je, et je ne le devinais pas !

Peu à peu l'ennui me gagna ; seule sur ma banquette, isolée des jeunes femmes qui dansaient, des vieilles qui causaient ou jouaient,

des jeunes hommes qui ne m'approchaient pas, j'interrogeais des yeux tout ce monde ; mes pensées se succédaient avec une rapidité effrayante, et aucune ne me disait ce que je voulais savoir, aucune ne venait me dessiller les yeux : je ne devinais rien.

Rien ! ni le sourire moqueur des femmes, ni l'air avec lequel elles passaient, se parlant à l'oreille, devant ma place ; rien ! pas même le regard étrange que les hommes laissaient tomber sur moi par hasard, ou à dessein, je ne sais ; et pourtant, dans ces sourires de femmes, dans l'air dont elles m'examinaient, dans ces regards d'hommes, il y avait un sentiment inexplicable ; on y lisait quelque chose qui ressemblait à de la peine, de la pitié, quelquefois même du dédain ! cela me faisait mal ! et pourtant, je le répète, je ne devinais rien.

Insensée ! tout me semblait obscur ; et tout aurait été si clair, si j'avais voulu comprendre ce que je voyais !

Vers le milieu de la soirée, une très jolie personne s'approcha de moi.

– Vous ne dansez pas, me dit-elle.

Je rougis, et ma rougeur mieux que des paroles lui en apprit la cause.

– Je vais réparer cet oubli, ajouta-t-elle avec obligeance ; puis elle s’avança vers un jeune homme.

Il fallait voir comme j’écoutais avidement ce qu’elle allait dire à ce jeune homme : ce ne pouvait être que pour l’engager à me faire danser, et je m’en réjouissais à l’avance.

Déjà même, arrondissant mon collier, relevant mes gants, admirant ma toilette, je sentais mes pieds pétiller sous moi ; mon cœur battait, et sans trop savoir ce que je faisais, je me levai à demi, prête à faire un pas au-devant de mon cavalier.

Alors j’entendis.

– Ernest, va engager cette demoiselle.

– Laquelle ?

– Regarde bien... la plus laide d’ici.

– Fi donc ! Pauline, c’est abuser de ma position de fils de la maison ; cherche-lui un

autre danseur que moi.

– C'est qu'en vérité je désespère qu'un autre la veuille.

– Je n'ai pas de peine à le croire.

– Elle est bien laide, je l'avoue ; mais enfin, est-ce une raison pour ne pas danser ?

– C'en est une au moins pour ne pas trouver de danseur.

– Tu n'es guère complaisant ce soir, mon frère.

– Vraiment, ma sœur, c'est qu'aussi tu veux exiger de moi une chose qui est au-dessus de mes forces. Cette jeune fille n'a donc pas d'amies, de parentes, pour lui dire que sa place n'est pas dans un bal ; que lorsqu'on est ainsi bâtie on reste chez soi, que l'éclat des lumières comme celui du grand jour ne lui convient pas, que l'ombre...

– Chut, donc, Ernest ; si elle t'entendait !

– Bah ! elle ne croirait pas que c'est d'elle dont on parle ; une femme : vois-tu, Pauline, même la plus laide, se fait toujours illusion.

– Pauvre fille, c'est bien triste d'être ainsi disgrâciée, si jeune ! elle me fait peine à voir.

– Moi, sa vue me donne envie de rire.

– Méchant ! Mais l'orchestre commence, je t'en prie, Ernest, un petit acte de complaisance.

– Tu le veux, ma sœur ? allons, je me sacrifie.

Et le jeune homme vint à moi.

J'étais retombée anéantie sur ma banquette ; à mesure que le jeune homme s'avavançait, je sentais une sueur froide se glisser dans mes veines ; la salle, les bougies, le monde, tout tournoyait autour de moi, un voile se répandait sur ma vue, mes oreilles tintaient ; et, pour un empire, pour tout au monde, je n'aurais pris cette main qu'on me présentait. Je refusai.

Eugénie, peu de personnes comprendront ma souffrance. Toi même, je le vois, tu m'accuses d'exaltation, mais si tu savais que moi, dans une chose aussi puérile en apparence, j'ai vu d'un coup d'œil mon avenir détruit, toutes les illusions de la jeunesse s'évanouir, et la froide réalité s'offrir à mes yeux, sans aucun nuage pour en

adoucir l'amertume ! si tu savais cela, n'est-ce pas que tu me plaindrais, Eugénie ?

Oui, j'ai senti ce soir-là que ma vie était comme brisée, que désormais elle devait s'écouler triste, solitaire ; j'ai compris que mon cœur brûlant devait se sécher sans trouver jamais un cœur qui battît pour le mien, une âme qui répondît à la mienne, et que l'amour, et ses rêves, et ses félicités, l'amour, seul bonheur sur la terre à envier aux anges, serait pour moi chose impossible, que jamais il ne m'arriverait ni un regard de félicité, ni une parole heureuse ! J'ai compris tout cela, et je n'avais que quinze ans ! et ce long avenir qui s'ouvrait devant moi, tel que me l'offrait mon imagination désenchantée, cet avenir m'effrayait.

Depuis ce moment, je ne suis plus allée au bal.

Ici Berthe soupira, et se tut.

Quand on me dit qu'elle allait  
passer, ma poitrine se souleva comme  
si elle avait dû éclater ; mes jambes  
défaillirent, mes yeux se voilèrent ; je  
ne la vis pas...

CHARLES NODIER.

## IV

Le mariage de Berthe et d'Eugène eut lieu un mois après l'arrivée de ce dernier à Paris. Les apprêts de la noce furent tristes ; et, lorsqu'après la cérémonie la mariée chercha le regard de son nouvel époux, elle ne trouva qu'un œil terne, froid, et un air de gravité imposante.

– Tout est fini ! murmura-t-elle à demi-voix.

– Dieu merci ! répondit Eugène, du même ton.

Et dans ces deux mots qui lui étaient échappés comme à son insu, il n'y avait nul bonheur, nulle félicité humaine, mais plutôt un sentiment profond de douleur ineffable.

Le lendemain, les deux époux déjeunaient ensemble, lorsqu'on leur remit à chacun une lettre.

Berthe crut remarquer que l'écriture des deux adresses était la même ; mais, n'y apportant qu'une légère attention, elle ouvrit de suite la

sienne.

– Ma belle-sœur m’écrit qu’elle arrive ! dit-elle, interrompant sa lecture.

N’obtenant aucune réponse, elle leva les yeux sur son mari.

Elle le vit pâle, le regard fixe ; la lettre qu’il tenait tremblait dans ses mains.

– Qu’avez-vous, Eugène ?

– Rien, Berthe ; rien.

Et rappelé à lui par la voix de sa femme, Eugène cacha précipitamment cette lettre ; il se leva, et fit quelques pas comme pour s’en aller.

– Mais vous ne m’avez donc pas entendue, Eugène ? je vous ai dit que ma belle-sœur arrivait.

– Qui... quelle belle-sœur ? demanda-t-il, s’arrêtant au milieu du salon.

– Mais, Alphée ! la veuve de mon frère, madame de Maugis... Mon ami, vous souffrez, ... ou peut-être quelques mauvaises nouvelles !... cette lettre ?....

– Cette lettre !... non, Berthe, c'est le feu qui m'a porté à la tête ; je crois que j'ai besoin d'air.

Puis, sans écouter sa femme qui le rappelait, il sortit tout-à-fait.

J'ai oublié de vous dire que Berthe avait eu un frère ; que ce frère était mort depuis deux ans, laissant une veuve sans enfants : c'était Alphée.

Elle arriva, que Berthe était encore toute émue du brusque départ de son mari.

C'était une très jolie femme, qu'Alphée, svelte, élégante, blanche, avec de beaux yeux noirs.

Berthe, la pauvre Berthe, si disgraciée ! elle, si peu favorisée de la nature, s'extasiait en la regardant.

Que voulez-vous ! elle sentait le prix de la beauté, et bien plus vivement qu'une autre, en ce qu'elle en était privée.

De même que le malade sent mieux le prix de la santé dont il ne jouit plus.

– Que tu es belle, Alphée ! lui dit Berthe, dans l'abandon de son âme ; mais tu es encore

embellie, je crois !

– Bonjour,... bonjour,... bonne sœur, répondit celle-ci, d'un air préoccupé... Eh ! dis-moi ?... ton mariage ?...

– Est fait depuis hier.

– Fait ! c'est fini ! tu es mariée ?

– Eh ! mon Dieu ! quel étonnement ! tu n'as donc point reçu la lettre qui t'en faisait part.

– Si ; mais tu ne m'y disais pas qu'il dût avoir lieu aussitôt.

– Je ne le savais pas moi-même ; j'espérais le retarder, mais Eugène l'a voulu...

– Il l'a voulu ! Il t'aime donc bien ? »

Berthe répondit avec naïveté, et sans remarquer l'amertume qui régnait dans le ton d'Alphée :

– Il m'aime !... oh ! que je le voudrais ! mais peut-on m'aimer, dis ? Regarde-moi bien : je ne suis pas belle comme toi, moi !

– Et toi, l'aimes-tu ?

– Avec passion, avec ivresse ; je ne vois de

bonheur qu'avec lui, près de lui ; quand ses yeux s'arrêtent sur moi, ils y appellent la vie ; quand il me parle, sa voix vibre à mon oreille comme une musique céleste. Si par hasard sa main touche la mienne, non, Alphée, il n'appartient pas au langage humain d'exprimer ce que j'en ressens ; tous les mots seraient froids pour cela. Écoute : mon front brûle, des larmes surgissent dans mes yeux, mon sein se gonfle, mes artères battent à me couper la respiration, tout mon sang reflue vers mon cœur, une douce chaleur pénètre mon corps, et j'éprouve un bien ! un bien qui me rend heureuse !

– Quel feu ! Berthe.

– Oh ! c'est que je sais si bien aimer ! Mon Dieu ! Eugène ne me rendra-t-il donc jamais une partie de l'amour que j'ai pour lui ?

– Est-ce que tu en douterais ?

Et un éclair de joie jaillit des yeux d'Alphée.

Berthe passa sa main sur son front, et ne répondit rien.

Eugène ne revint que le soir ; son air était

sérieux, son maintien composé, sa figure pâle.

Sans regarder Alphée, dont l'embarras était visible, Berthe courut au-devant de son mari.

– Venez donc saluer ma sœur, lui dit-elle.

Eugène obéit ; son salut fut cérémonieux. Alphée le rendit sans lever les yeux. Il fallait toute l'innocence de Berthe pour, voyant cela, ne se douter de rien.

Après un moment de silence, Eugène, assez remis pour que sa voix ne trahît pas son émotion, s'excusa auprès de sa femme de n'avoir point paru au dîner ; il prétexta une affaire.

– Qui vous afflige beaucoup ? dit Berthe avec intérêt.

– Je ne le cache pas, j'ai reçu ce matin une mauvaise nouvelle.

– *Mauvaise*, répéta Alphée à demi-voix.

– Dans cette lettre, n'est-ce pas Eugène ? dit Berthe. Oh ! je m'en suis bien aperçue, mon ami ! Ne puis-je savoir ce qui vous chagrine. Dites, ne suis-je donc pas votre amie, pour prendre la moitié de vos peines ? on les allège en les

racontant, croyez-moi.

– Ce n'est pas seulement mon secret, Berthe ; c'est aussi celui d'un ami.

– Que vous ne pouvez me confier ?

– Pardonnez-moi ; mais c'est une histoire bien triste, je vous en avertis.

– N'importe ; j'aime à pleurer.

– Certes, il faudrait être bien insensible pour écouter celle-là de sang-froid.

– Eh bien ! commencez, mon ami ; je vous écoute.

– Si je ne craignais de fatiguer madame...

Et une ironie amère perçait dans le ton d'Eugène, dans le regard qu'il jeta sur Alphée.

Les larmes en vinrent aux yeux de la jeune veuve.

– Suis-je donc ici, et pour vous, une étrangère ? dit-elle d'une voix émue.

– Non, mon Alphée ; non, tu n'es pas une étrangère (et Berthe jeta ses bras autour du cou de sa belle-sœur) ; mais pardonne Eugène, il ne sait

pas comme moi que tu es aussi bonne que belle.

– Belle ! répéta Eugène, hochant la tête ; elle était bien belle aussi, celle dont je vais vous entretenir. La beauté est souvent un bien funeste présent du ciel.

– C'est un reproche que l'on ne peut m'adresser, dit Berthe en souriant.

Eugène continua : – Et aussi une arme bien dangereuse chez une coquette.

– Vous êtes bien sévère, ce soir, mon ami ; mais de même que devant moi vous ne dites pas de mal des femmes laides, de même, devant Alphée, vous devez ménager la beauté. Voyons, mon ami, nous sommes avides de vous entendre.

Eugène ouvrit une espèce de manuscrit ; son air avait quelque chose de singulier, d'inexplicable.

*Elle est jeune et rieuse, et chante sa chanson ;  
Et, pieds nus, près du lac, de buisson en buisson,  
Poursuit les vertes demoiselles ;  
Elle lève sa robe, et passe les ruisseaux ;  
Elle va, court, s'arrête, et vole ; et les oiseaux  
Pour ses pieds donneraient leurs ailes.*

VICTOR HUGO.

## V

C'est une histoire d'amour et d'inconstance comme il y en a tant de par le monde.

Qui dit amour, dit femme ; quant à inconstance, on peut être femme, voire même jeune et belle, et être inconstante ; cela s'est vu, rarement peut-être, n'importe.

Quelques exemples en font foi. Moi qui vous parle, j'en connais deux ; pour le moment je n'en citerai qu'un, c'est celui qu'Eugène racontait à ces deux dames, qui l'écoutaient bien diversement, je vous assure.

Berthe, le cou tendu, l'œil fixé sur son mari, aspirait, pour ainsi dire, chaque parole qui sortait de sa bouche. Alphée, la tête basse, semblait laisser à dessein son beau front caché sous les boucles nombreuses de sa chevelure noire ; une crainte ingénieuse glissait sur sa figure à mesure que l'histoire avançait.

La voici :

C'était, sur les bords de la mer, une fraîche habitation, une veuve et sa fille y demeuraient.

La jeune fille, Julie, avait quinze ans. Alexis, un bon et aimable jeune homme des environs, au cœur sensible, à l'âme exaltée, l'aimait avec passion, et en était payé de retour ; du moins le croyait-il.

Un beau jour, il tomba malade, de cette maladie horrible, atroce, qui vous prend au corps, vous creuse, vous rougit la peau, vous grossit les traits, maladie qui fait d'un jeune et frais visage, une laide et fanée figure : Alexis eut la petite-vérole.

Pendant qu'il souffrait, que, se roulant sur un lit de douleur, le pauvre amant pensait à sa Julie, un étranger fut reçu chez la veuve.

Julie le vit ; son cœur inconstant changea bientôt : elle le trouva plus aimable, plus beau que l'autre, et voilà qu'elle l'aima, la capricieuse fille.

Et cet étranger lui aussi, se prit de passion

pour elle ; car elle était belle comme un ange, elle avait des regards qui enivraient, et des paroles qui allaient à l'âme.

Une après-dinée d'automne, deux femmes se promenaient dans une grande allée de peupliers devant l'entrée du château.

L'une des deux était encore jeune ; la seconde échappait à l'enfance : ses traits en avaient l'ingénuité, bien qu'une certaine coquetterie leur donnât le piquant d'un âge plus avancé.

– Maman, dit la plus jeune, Alexis est guéri ; je l'attends ce soir.

– Ah ! tant mieux.

– Moi, je dis tant pis.

– Pourquoi ma Julie ?

– Ne prends pas ton sérieux, bonne maman ; j'ai à te parler, n'intimide pas ta fille.

Et prenant un petit air craintif, mignard, la jolie enfant passa ses bras autour du cou de sa mère, elle colla son visage contre le sien.

– Voyons, parle, ma fille, répondit la bonne

mère, ne pouvant résister au désir de baiser ce front charmant qui s'offrait à ses lèvres.

– Que je t'aime ! va ! maman. Écoute-moi bien : Alexis est le premier homme qui m'ait fait la cour ; c'était au sortir du couvent ; je trouvais cela très joli d'avoir un amoureux, un adorateur à ma suite ; mais, vois-tu, je n'y attachais aucune importance. Il me suppliait de lui dire que je l'aimais ; et moi qui voyais la peine que cela lui ferait si je le refusais, je lui disais ce qu'il me demandait, en riant, en badinant ; et lui, il a tout pris au sérieux... Enfin, maman, que te dirais-je ? voilà le plus difficile.

– Parle, du courage, ma Julie ; ne suis-je pas ta meilleure amie ?

– Alexis est tombé malade ;... il y a deux mois que je ne l'ai vu ; depuis,.. tu sais ce jeune étranger qui nous est recommandé, eh bien ! maman, je crois que je l'aime.

Ce dernier mot fut à peine articulé.

– Et lui ?...

– Oh ! lui, j'en suis sûre ; mais, hélas ! Alexis

revient ce soir ; il est vif, emporté ! en vérité, je ne sais comment faire.

– Tu ne m’as donc pas tout dit, Julie.

– C’est vrai, maman ; j’avais promis à Alexis de l’épouser, si tu y consentais. J’ai mal fait ; j’ai bien des torts à me reprocher à son égard, car Alexis est un honnête homme, et je l’ai trompé.

– Ta confusion me prouve, mon enfant, que mes reproches seraient hors de saison. Le mal est grand ; tu as été légère et coquette avec ce jeune homme, mais tout peut encore se réparer. Tu attends Alexis ? déclare lui la vérité ; c’est ton devoir, il faut le remplir.

Julie, rêveuse peut-être pour la première fois de sa vie, laissa en aller sa mère sans la retenir ; et, s’asseyant sur un banc de pierre au milieu de l’allée, elle se prit à réfléchir.

Un jeune homme dans le costume négligé d’un voisin s’approcha d’elle.

Julie rougit à son approche.

Le jeune homme était grave ; il tenait une lettre ouverte ; il la présenta à Julie.

– La connaissez vous, lui dit-il.

– Vous ne l’avez pas lue, dit vivement Julie, étendant la main pour saisir ce papier.

– Pardonnez-moi, Mademoiselle ; elle était ouverte, sans adresse, sans signature, je l’ai lue ; j’en suis désolé.

– Mon Dieu ! qu’allez-vous penser de moi, Monsieur ? dit Julie, cachant son visage dans ses deux mains.

– Il y a environ deux mois, Mademoiselle, je vous vis alors pour la première fois, et le destin de ma vie fut décidé. Je vous demandais si votre cœur était libre. Vous souvenez-vous de votre réponse, Julie ? elle releva mon courage, elle me donna l’espoir de vous plaire un jour : cet espoir, je le croyais réalisé, lorsque ce matin, me promenant ici dans cette allée, sous votre fenêtre, voici ce que j’y ai trouvé.

Profitant de la confusion de Julie, qui n’osait ni parler, ni lever les yeux, le jeune voisin se mit à lire cette lettre tout haut :

« Julie, que de jours écoulés depuis que je ne vous ai vue ; qu'ils étaient longs ces jours passés loin de vous !

» Mon amie, j'ai été bien malade : la fièvre dévorait mon corps, un mal affreux brûlait mon sang, le calcinait dans mes veines, et, dans mon délire, dans toutes mes nuits sans sommeil, votre image, votre image, seule, Julie, se présentait à mon imagination et calmait mes sens ; je vous voyais belle comme le premier jour où vous m'êtes apparue, et où je crus voir un ange céleste ; il me semblait entendre votre douce voix me dire : Vivez pour moi, Alexis ! et je m'efforçais de vivre, et j'appelais à mon aide mes forces épuisées et ma raison qui s'en allait, et je cherchais dans mon sein quelque lueur d'existence, et je m'écriais : Mon Dieu ! je ne veux pas mourir ; prends en pitié mes jours, j'ai une Julie à aimer, à adorer, j'ai une Julie qui fait mon bonheur, ma félicité sur cette terre, et quand on a une Julie, on ne meurt pas ! n'est-ce pas ? mon Dieu !

» Aussi, j'ai échappé comme par miracle à

cette horrible maladie, et cela parce que ton nom était toujours sur mes lèvres, et que la mort même respectait des lèvres qui prononçaient ton nom chéri, Julie. Mon amie, j'ai bien peur que ma vue ne vous effraie, j'ai bien peur que vous ne me reconnaissiez plus ; car vous saurez que ce fléau a fait sur moi un ravage épouvantable ! je suis laid, fort laid, presque hideux à voir ! ma figure est difforme.

» Toutefois, de grâce, oh ! par pitié, que vos yeux ne s'arrêtent pas sur moi avec dégoût, Julie, prenez-y garde !

» Mais quelle idée ! pardonnez-là, je sens que je vous offense ; que voulez-vous, c'est un dernier accès de fièvre, un de ces moments de sombre mélancolie qui saisissent mon âme quand je suis loin de vous... »

– Assez, assez... Monsieur, interrompit Julie, pâle, d'une voix faible.

Le jeune homme eut pitié de la souffrance répandue sur le visage de Julie, il se tut.

– Je dois vous paraître bien inconséquente,

bien légère, n'est-ce pas ? ajouta la jeune fille, après un moment de silence.

Le jeune homme ne répondit rien.

– Du moins, je serai franche, Monsieur ; voulez-vous me suivre près de ma mère.

Silencieux, l'étranger accéda à son désir. Tous deux retournèrent au château.

La conversation fut longue entre ces trois personnes ; toutefois, la jeune fille eut beau pallier les torts de son caractère léger, l'étranger la quitta, non convaincu que peut-être un jour il ne lui en arriverait pas autant.

Du trépas, dans mes yeux, vois la terne lueur,  
Donne, oh ! donne, une main, dis mon nom, fais entendre  
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre !  
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié ;  
Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié.

ALFRED DE VIGNY.

## VI

Ce même soir, c'était un beau soir d'automne, la lune jetant une pâle clarté sur le rivage, donnait aux arbres de l'allée une ombre fantastique ; et la mer, la recevant dans son sein, en prenait une couleur argentée que chaque vague bondissante semblait déverser au loin.

Depuis longtemps un nouvel individu se promenait dans ce lieu ; mais il était facile de s'apercevoir qu'il s'y trouvait bien moins par un motif de promenade que pour y attendre quelqu'un.

Ses yeux restaient fixés sur la grille du château.

Ce nouvel individu paraissait relever de maladie ; ses traits gonflés étaient creusés en divers endroits ; une perruque couvrait sa tête ; ses paupières dépouillées de cils laissaient voir des yeux rouges et caves ; la seule chose que la

petite vérole eût épargné, était une taille élégante et noble.

À la fin une robe blanche se dessina dans l'ombre. Alexis (vous devinez que c'était lui) se précipita, criant :

– Julie ! Julie ! quel bonheur !

Mais l'air froid de Julie arrêta sur ses lèvres l'expansion de sa joie.

– Que veut dire cet accueil ? Julie ; ne me reconnaissez-vous plus ? Répondez donc ; dites un mot..., un seul..., de grâce ? Mais je vous fais donc horreur ? que vous ne daignez seulement pas lever les yeux sur moi !

– Je suis bien aise de vous voir rétabli, M. Alexis.

Accablé par le ton cérémonieux de Julie, Alexis la regarda dans le plus grand étonnement.

– Grand Dieu ! quel changement chez vous, Julie !

– Vous avez raison d'en être étonné, Monsieur, car j'ai bien des reproches à me faire à votre égard, et je compte sur votre indulgence.

– Mais je rêve, mon Dieu ! mais mes oreilles me tintent des paroles inintelligibles, mais mes yeux me trompent, mais ce n'est pas Julie qui est là, devant moi ! Julie, froide, sérieuse comme si je n'étais pas Alexis !

– Calmez-vous, Monsieur, je vous prie ; écoutez-moi un instant.

– Dis-moi d'abord que tu m'aimes, dis-moi d'abord que tu ne m'as pas oublié ; je t'écouterai après.

– Je ne sais pas feindre, Monsieur...

– Ah ! n'achève pas, n'achève pas, Julie !

– Il le faut, je dois parler ; vous laisser plus longtemps dans l'erreur serait un crime... ; ne m'interrompez pas... Certes, vous me plaisiez ; mais il y a bien loin du sentiment que je ressentais pour vous, à celui que vous nommez de l'amour : je l'avoue, j'ai pris pour cette passion, ce qui n'était que l'orgueil d'une femme qui voit qu'elle plaît. Aujourd'hui, la vérité m'est connue, je ne dois pas vous la cacher : j'ai pour vous de l'amitié, l'amitié d'une sœur ; voilà tout,

Monsieur.

– Vous m’avez donc trompé ? dit le pauvre Alexis, d’une voix qui allait à l’âme.

– Dites plutôt que je me suis trompée.

– Julie ! Julie ! vous me faites bien mal !

– Ne m’en voulez pas, Monsieur ; excusez ma jeunesse, mon inexpérience.

– Alors, soyez franche tout-à-fait, Mademoiselle : au moins, vous n’en aimez pas d’autres ?

Julie baissa les yeux sans répondre.

– Vous n’en aimez pas d’autre ? répéta Alexis, exaspéré ; car, voyez-vous, plutôt que de vous voir à un autre, malédiction ! je n’hésiterais pas, Julie, je préférerais votre mort !

Julie fit un mouvement d’effroi.

– Julie, épargne-moi ! si je ne te plais plus, dis-moi au moins qu’un autre ne te plaît pas davantage... ; laisse-moi un peu d’espoir, Julie, par pitié !

– Ce serait mensonge.

– Mais vous ne craignez donc pas mon désespoir, Mademoiselle, que vous m’assassinez avec tant de barbarie ! mais vous ne savez donc pas qu’il me prend une envie irrésistible de finir mon tourment, de mettre un terme à votre cruauté ?... de vous enlacer de mes bras, et de vous précipiter avec moi dans cette vaste mer, là, qui bouillonne à nos pieds !

– Monsieur ! cria Julie, se reculant ; car Alexis avait saisi sa main, qu’il serrait avec force.

– De quoi as-tu peur ? dit Alexis avec amertume, de moi ? qui suis-je, moi ? qu’un esclave dévoué à tes ordres, qu’un vain jouet de tes caprices de jeune fille ! vas, ne crains rien..., pour toi, du moins.. ! Mon Dieu ! je suis bien malheureux ! – Et de grosses larmes coulaient sur les joues d’Alexis ; et Julie avait honte d’elle, et ne se sentait ni la force de fuir, ni le courage de supporter une douleur qu’elle causait.

Toutefois, elle fit un pas pour s’écarter.

C’était l’heure du reflux : l’eau montait, les vagues s’accumulaient les unes sur les autres et venaient en gémissant mourir sur le rivage.

Voyant monter l'eau, Alexis jeta de ce côté un regard désespéré ; puis, retenant Julie par le pan de sa robe, il s'agenouilla devant elle.

— Julie ! pitié et amour, amour et pitié, Julie ! lui dit-il d'une voix creuse, ou l'eau qui monte m'ensevelira ici, à cette place.

Et l'eau croissait toujours.

Mais l'inconstante dégagea sa robe ; elle s'enfuit en courant, sans laisser tomber un regard sur celui qu'elle laissait, sans écouter les plaintes touchantes qui l'accompagnèrent jusqu'au moment où la grille de fer se refermant sur elle, vint apprendre à Alexis que tout espoir était perdu pour lui.

Elle se coucha, la volage fille, elle s'endormit ; aucun rêve sinistre ne vint troubler son sommeil. Le lendemain l'éveilla fraîche et riieuse ; elle se leva, courut au jardin pour cueillir des fleurs dont elle para son front, son front sur lequel le souvenir de la veille s'était déjà effacé ; puis, poursuivant en folâtrant sa course matineuse, elle sortit du château, traversa l'allée de peupliers, s'avança sur le bord de la mer pour

jour de l'effet du soleil levant.

Alors la mer était basse, et le cadavre d'un homme noyé gisait sur le sable !

– Pauvre Alexis ! dit Berthe, joignant les mains, et cherchant Alphée du regard.

Alphée n'était plus là.

Il y a, certes, des pensées auxquelles nous obéissons sans les connaître ; elles sont à nous à notre insu. Quoique cette question puisse paraître plus paradoxale que vraie, chaque personne de bonne foi en trouvera chez soi quelque preuve.

De Balzac.

Laisse, j'ai vu tes yeux, dans leur douce lumière,  
S'attacher sur des yeux qui donnent le bonheur ;  
Et je ne sais quel deuil accable ma paupière,  
Je ne sais quelle nuit environne mon cœur.

M<sup>me</sup> VALMORE.

## VII

Un mois se passa. Berthe aurait été fort heureuse, si des soins froidement offerts, si des égards sans prévenances lui eussent suffi ; mais la jeune femme aimait avec passion, et l'élan de ce cœur tendre se trouvait à chaque instant comprimé.

Et puis elle n'était pas jalouse, non, ce sentiment ne pouvait entrer dans son âme noble et fière ; mais la présence de cette belle Alphée, si belle en comparaison d'elle ! venait pour ainsi dire jeter un nuage sur sa vie. L'œil d'Eugène ne pouvait s'arrêter sur cette femme charmante, sans que tout le corps de cette pauvre Berthe n'en tressaillât.

Toutefois ce qu'elle ressentait était soigneusement renfermé dans son sein ; sa figure offrait toujours l'apparence du calme ; elle savait que c'était bien assez d'être laide, sans y joindre

encore des traces de douleur quelconques ; et si le sourire ne siégeait pas toujours sur sa bouche, du moins venait-il parfois égayer ses traits.

Vers la fin de l'hiver, un très beau bal fut donné à l'Opéra, au bénéfice des pauvres. Eugène prit des billets pour sa femme et sa belle-sœur, et les engagea à y aller.

Elles acceptèrent toutes deux.

Le soir du bal vint. Berthe, se rappelant cette phrase de madame de Staël : « le désespoir d'être laide ne se trahit jamais mieux que par une grande parure », avait choisi une toilette des plus simples.

Alphée éblouissait. On voyait la vie circuler à travers sa peau satinée ; la guirlande qui paraît son front semblait un diadème de reine ; il y avait quelque chose de suave, d'odorant dans sa robe, dans ses cheveux, dans chaque perle de son collier ; un charme indéfinissable était attaché à chacun de ses mouvements ; elle tenait à la terre par les pieds, son regard venait du ciel...

Quand elle parut dans l'enceinte du bal,

mollement appuyée sur le bras d'Eugène, lorsqu'on la vit s'avancer le front baissé, presque honteuse d'être aussi belle, un murmure d'admiration l'accueillit, les rangs s'ouvrirent d'eux-mêmes à son approche.

C'était comme un hommage qu'on lui rendait, et dont Eugène prit sa part, car, jetant un superbe regard sur sa charmante compagne, involontairement il serra le bras qui reposait sur le sien.

Berthe suivait, triste, pâle, ayant peine à traverser le sillon ouvert pour Alphée, et qui se refermait à mesure qu'elle passait.

Eugène les conduisit dans une loge. Un essaim de jeunes hommes renommés par leur élégance les y suivirent ; ils se targuaient de la connaissance de Berthe pour venir saluer Alphée.

— Madame voudrait-elle danser, lui demanda un de ces élégants aux gants jaunes, au petit lorgnon, et se posant dans sa cravate.

— Madame est engagée, répliqua Eugène assez vivement ; puis, prenant la main d'Alphée,

l'entraînant, ils sortirent tous deux de la loge, laissant Berthe toute étonnée de cette précipitation.

D'abord, le premier sentiment de cette jeune femme, se voyant seule, fut la crainte de se trouver ainsi au milieu d'une foule si nombreuse, parmi tant de visage inconnus ; elle eut presque peur.

Cherchant du regard Eugène et Alphée, elle les aperçut au milieu d'un groupe.

Ils valsaient ; leurs bras étaient enlacés, leurs pieds effleuraient la terre, leur corps se balançait admirablement. Il y a du prestige dans cette danse qui tourne ! les deux jeunes gens s'y abandonnaient avec mollesse. Berthe, sans savoir pourquoi, sentit un froid mortel se glisser jusqu'à son cœur.

– Quelle est belle ! disait la pauvre délaissée, sans envie aucune, mais avec amertume ; qu'on est heureux d'être belle ainsi !

Et sa poitrine se gonfla, car elle pensa qu'Eugène, cet Eugène qui était tout pour elle,

L'aurait peut-être un peu aimée si...

Un profond soupir acheva sa pensée.

– Ils s'amuse, murmura-t-elle après un long moment, et pourtant la nuit s'avance, et la fatigue ni le désir de venir me retrouver ne les ramènent à leur place ! Mon dieu ! on dirait qu'ils m'ont oubliée !

Mais ses yeux, attachés sur les deux valseurs, deviennent tout-à-coup fixes, hagards, comme s'ils eussent ressenti une commotion électrique.

L'infortunée ! c'était pourtant bien peu de chose qui la faisait ainsi tressaillir et froidir ! ce n'était qu'un regard, un regard d'Eugène tombé à dessein, ou par hasard, je ne sais, sur la jeune et belle Alphée ; mais dans ce regard, il y avait tout ce qu'un œil humain peut renfermer d'amour à la fois, tout ce que la passion la plus vive peut exprimer dans un jet de flamme, c'était un éclair d'ivresse, de bonheur, de désir ineffable, et tout cela dans un seul regard.

Oh ! Berthe ! pauvre Berthe ! elle eût donné son cœur, sa vie, son âme, et elle avec, pour ce

regard-là !

Suffoquée, hors d'elle, sentant ses larmes couler, elle sortit à la hâte de la loge, et se trouva dans le corridor.

Beaucoup de monde allait et venait. C'est le propre des gens timides, de croire que chacun s'occupe d'eux, les remarque, lorsque le plus souvent il n'en est rien : Berthe pensa cela, et, craintive, honteuse, ne sachant où se retourner, où aller, que faire, elle s'adressa à une ouvreuse, feignit d'avoir quelque chose de dérangé à sa toilette, et la pria de la conduire dans une baignoire.

Ce que celle-ci fit.

Le premier soin de Berthe fut de lever tous les stores ; puis, sans réflexion aucune que le souvenir de son abandon, elle se laissa tomber sur une chaise, et fondit en larmes.

Bientôt la raison prit le dessus. Pourquoi pleurait-elle ? qu'est-ce donc qui lui causait une douleur aussi amère ? qu'avait-elle vu ? Mais rien que de fort simple : éloignée de la danse par sa

taille disgracieuse, par sa laideur, ce qui lui arrivait était naturel ; et quant à ce regard..., elle repoussa bien vite et avec horreur l'affreuse idée qu'il lui avait suggérée. Toutefois, sans se rendre un vrai compte de cette idée, elle s'écria presque haut :

– Oh ! c'est impossible, ce serait atroce !

Puis elle en vint, la bonne et confiante femme, à sourire de ces vaines terreurs, à essuyer ses joues humides, à se disposer à retourner dans la salle du bal.

Au même instant deux personnes entraient dans la loge contigüe à la sienne. Elle reconnut les voix d'Alphée, d'Eugène ; et un sentiment indéfinissable la fit se rasseoir, se taire, écouter.

Va t-en, va, sois heureux ! je le veux, je t'en prie !  
Tes pleurs me font mourir !... Je crois que je t'aimais !  
Va-t-en, je suis jalouse ! et je fus trop chérie,  
Pour oser te le dire et te revoir jamais !

DESBORDES VALMORE.

## VIII

– Eugène ! disait Alphée, je vous en prie, un mot, une explication sur votre conduite ; elle est injuste à mon égard, je ne l'ai pas méritée.

– Assez, Madame, assez ; vous avez troublé ma vie, que voulez-vous de plus ?

– Troublé votre vie, Eugène ! mais c'est bien plutôt vous qui avez troublé la mienne !

– Ah ! cessons cette conversation, Madame, par pitié ! et retournons au bal.

– Vous avez raison, Monsieur ; pardonnez-moi si j'ai reparlé de notre amour passé, pardonnez-moi ; mais en vous renvoyant, ce soir, tel je vous avais vu jadis, en sentant votre main serrer la mienne, vos yeux chercher les miens, j'ai cru un instant... oui, j'ai cru que j'avais retrouvé Eugène, mon Eugène à moi !

– Alphée ! Alphée ! grâce !

– Tu m’aimes donc encore ! dit la jeune veuve, avec un cri de bonheur, tu ne m’as donc pas tout-à-fait oubliée ! Ah ! ne te rétracte pas, Eugène, ne te rétracte pas, je t’en supplie ! Ne me repoussez pas, Eugène (ajoutait Alphée d’une voix suppliante), écoutez-moi une heure, une heure seulement ; ce n’est pas trop, une heure de votre vie, pour celle à qui vous aviez promis votre vie entière ! dites, le voulez-vous, Eugène ? pour que je puisse me justifier, regagner votre estime ; puis après je m’éloignerai, je m’en irai loin, bien loin ! et vous serez tout à une autre ! mon Dieu ! vous ne pouvez me refuser cela, Eugène, il y a si longtemps que je ne vous ai vu, si longtemps que je n’ai entendu le son de votre voix, que je n’ai dit votre nom, Eugène ! Mais de quoi donc suis-je coupable, je vous le demande ? est-ce d’avoir résisté à l’amour d’un insensé ? et était-ce à vous à m’en punir ! Hélas ! vous partez, sans adieu, sans me revoir, sans m’écrire, rien, vous partez ; d’après cela, je dois croire que je n’entendrai plus parler de vous. J’attends... un an..., deux ans..., point de nouvelles ! alors, vivement pressée par ma mère, ma pauvre mère,

malade, que je perdis peu de temps après mon mariage, j'épousai M. de Maugis, le frère de Berthe..., puis je devins veuve !... Dernièrement, j'apprends par hasard que vous êtes encore libre, à Paris, de retour d'un long voyage ; Berthe m'écrit ce qui se passe entre vous deux, votre union presque exigée par un mourant, votre union sans amour, pas plus d'un côté que de l'autre ; alors l'espoir renaît dans mon âme, je vous écris, je vous supplie de différer, je mets ordre à quelques affaires, je pars, j'arrive juste, juste le lendemain de vos noces ! Dites, Eugène, lequel est coupable de nous deux ? dites, parlez.

– C'est moi, c'est moi ! je suis un insensé qui s'est perdu, qui t'a perdu, qui est mille fois plus à plaindre que toi ; car tu es libre, au moins, toi, tu peux m'aimer sans crime, tu n'as personne au monde qui vienne te demander compte de tes soupirs, de tes regards, de tes pensées, personne ! et moi ! moi, malheureux !

– Mais dis moi donc, Eugène, pourquoi tu me fuyais ?

– Ta légèreté..., cette mort horrible ! tout cela

m'avait exaspéré contre les femmes, contre toi ; et tout d'abord je jurai de renoncer à ton sexe ; plus tard, mon faible cœur t'excusa... ; alors tu étais mariée !

– Mais depuis ?

– J'ignorais ton veuvage. Mon oncle meurt ! tu sais le reste, et comment je fus poussé par la noble conduite de Berthe à l'épouser ; d'ailleurs, dégoûté que j'étais de la vie, mort pour ainsi dire à toute sensation, qu'importait à mon destin un peu plus, un peu moins de malheur ? obligé par ce testament à prendre une femme, qu'importait Berthe ou une autre ? Je n'ai pas fait mon sort, j'y ai cédé.

– Mais... peut-être... vous l'aimez ?

– Ah ! tu ne le penses pas ! bien plus, c'est de l'antipathie que je ressens pour elle... Vingt fois le jour je veux forcer mes traits à lui sourire ; je veux forcer mon cœur, tout moi, à lui prouver un peu d'attachement, la moindre amitié ! je ne peux : mon être se soulève à son approche ! et pourtant je m'en veux, car elle est bonne, elle est douce, elle a mille qualités.

– Nous ne sommes pas seuls ! sortons ! dit Alphée, qui venait d’entendre dans la loge voisine un bruit assez léger : c’était comme un sanglot comprimé, comme un cri étouffé, comme un gémissement ; et entraînant Eugène, ils revinrent dans la salle du bal.

Ils cherchèrent Berthe à l’endroit où ils l’avaient laissée ; ne la retrouvant pas, ils quittèrent le bal, et rentrèrent chez eux.

– Madame est couchée, dit la femme de chambre à Eugène ; elle est très fatiguée, elle prie Monsieur de ne pas la réveiller.

Eugène se retira dans son appartement sans lui répondre ; il était trop plein d’Alphée, trop ému de ses dernières paroles, pour accorder une pensée à tout ce qui n’était pas elle.

Qu'elles sont heureuses ! celles  
que le lien sacré du mariage a  
conduites doucement de l'amour à  
l'amitié, sans qu'un moment cruel ait  
déchiré leur vie !

M<sup>me</sup> DE STAEL.

## IX

Berthe, la pauvre Berthe, passa une nuit affreuse. « *C'est de l'antipathie qu'il ressent pour moi !* » répétait-elle en pleurant, pour moi qui l'aime tant ! » et ce mot *antipathie* lui revenait comme un remord, il était de plomb pour elle, il l'étouffait ?

Quand il fit jour, elle se leva. Mille projets lui venaient à l'esprit, et elle ne s'arrêtait à aucun ; elle était effrayée elle-même de la rapidité avec laquelle ils se succédaient, et tous l'accablaient, car dans tous elle voyait ce mot terrible *antipathie*, dans tous elle lisait abandon, néant !

Debout contre la cheminée, appuyée sur ses deux coudes, sa tête entre ses deux mains, elle pleurait, elle sanglotait. Tout-à-coup elle s'écria :

– Mon Dieu ! mais je suis donc bien laide ! et ouvrant ses mains, ses yeux se portèrent avec avidité sur la glace.

Elle vit derrière elle, contre son épaule, une tête ravissante, c'était celle d'Alphée.

Berthe poussa un cri, et ce fut presque avec horreur qu'elle étendit les bras vers Alphée.

– Éloignez-vous, éloignez-vous ! lui cria-t-elle, dans un état impossible à décrire, éloignez-vous, votre vue me fait mal !

– Berthe, qu'avez-vous ? dit Alphée, étonnée.

– Tu me demandes ce que j'ai ? répondit Berthe, dont la raison s'égarait ; viens, regarde !

Et poussant Alphée contre la glace, elle ajouta :

– Vois ta belle et charmante figure ! vois mon visage flétri, mes traits affreux, vois tes traits enchanteurs, à toi, et par pitié éloigne-toi ; rends-moi mon mari, mon mari que j'aime, et qui t'aime, toi, comme je l'aime, moi ! Alphée ! Alphée ! ta beauté me tue !

– Berthe ! mais vous déraisonnez, mais je ne vous comprends pas !

– Écoute : j'ai tout entendu, hier au soir. Tu sais, dans la baignoire de l'avant-scène, quand tu

as dit : Eugène, on nous écoute ! nous ne sommes pas seuls ! Eh bien, c'était moi, moi, qui t'écoutais, moi qui mourrais des paroles d'amour qu'Eugène te disait ; moi ! qui ai entendu ce mot affreux *antipathie* !

– Malheureuse ! s'écria Alphée, se laissant aller sur un fauteuil placé derrière elle.

– Malheureuse ! toi ! non ; mais moi, malheureuse. Toi, il t'aime ; moi, il m'abhorre ! Alphée, mais dis-moi donc ? je suis donc bien laide, bien horrible, bien difforme, pour être abhorrée ainsi par Eugène ! Oh ! va-t-en, par pitié, va-t-en ! qui sait, quand il ne te verra plus, toi si belle, que moi qui suis sa femme, ta rivale, que moi qui te déteste, je suis encore obligée de t'admirer ! alors, peut-être qu'alors il m'aimera ! Mais non, c'est impossible ! Mon Dieu ! est-il donc impossible de m'aimer ? – Tu ne me réponds pas, Alphée ? tu ne l'oses. Oh ! par pitié, dis-moi donc si tout espoir m'est ravi, Alphée ! rends-moi mon mari, mon Eugène, je te le demande à deux genoux !

Et la pauvre Berthe s'y mit en effet.

– Que faites-vous, Berthe ? grand Dieu ! relevez-vous !

– Non, Alphée ! non, je ne quitterai pas cette place sans que tu m'aies promis de m'accorder ma demande !

– Parlez ! parlez ! qu'exigez-vous, Berthe ? ma vie, mon bonheur, vous êtes en droit de me tout demander.

– Aussi, c'est ta vie, c'est ton bonheur que je vais te demander, Alphée ! c'est de quitter cette maison, c'est de ne plus revoir Eugène.

Alphée cacha son visage dans ses mains, sans répondre.

– C'est trop fort, c'est trop pénible ! tu ne le veux pas, n'est-ce-pas ?

– Si..., si..., Berthe ! je ferai ce que vous désirez.

– Sois bénie, mon Alphée, pour ta condescendance à mes désirs ! Que tu es bonne ! ah ! si je pouvais t'aimer, je t'aimerais !

– Vous me haïssez donc, Berthe ?

– Oui, je te hais, non parce que tu es belle, mais parce qu’Eugène t’aime ; je te hais parce que tu aimes Eugène et qu’il le sait ; je te hais parce que tu es bonne, parce que tu n’as aucun défaut qui puisse te faire haïr ; je te hais, je m’en veux de te haïr, et je ne puis faire autrement !

– Alors, adieu Berthe ! dit Alphée, se levant en chancelant.

Dans ce moment, la porte de la chambre s’ouvrit. Eugène parut.

Il s’avança vers sa femme ; mais son premier, son seul regard avait été pour Alphée. Sa pâleur le fit pâlir ; il ne s’aperçut pas que le visage de Berthe était baigné de larmes.

– Berthe, lui dit-il, vous avez quitté le bal de bien bonne heure, hier ; nous vous avons cherchée après la valse, vous étiez déjà partie.

– Je n’étais pas bien.

– Vous avez un air souffrant ? demanda Eugène à Alphée, sans écouter la réponse de sa femme.

– Oui ; (et Alphée se retint tremblante au

dossier du fauteuil...) oui, je venais faire mes adieux à Berthe.

Eugène fit un mouvement qu'il réprima de suite, puis froidement, mais la voix altérée, il répliqua :

– Vous partez ?

– Aujourd'hui.

– Pour chez vous ? Les réparations que vous faites faire à votre château ne sont pas encore finies.

– N'importe, il faut que je quitte Paris.

– Pourquoi ? qui vous y force ?

Berthe regarda Alphée, qui baissa les yeux sans répondre.

– Restez encore quelque temps avec nous, Alphée, vous le pouvez.

Il pesa sur ce mot ; mais son air froidement poli, dans lequel toutefois perçait une émotion profonde, son air fit tressaillir les deux femmes.

Elles avaient compris toutes deux que c'était lui qui comptait s'éloigner.

Berthe prit la parole avec vivacité :

– Alphée, si vous voulez aller chez moi, à Montmorency, en attendant que votre château soit réparé, je vous offre le mien de bon cœur.

– Je l’accepte, dit Alphée.

– Je vous y accompagnerai, ajouta Berthe.

Et Alphée sortit pour aller faire ses préparatifs de départ.

L'indifférence a un sourire qui tue ! c'est plus fort qu'une moquerie, c'est plus fort qu'une insulte, c'est une insulte sans définition, dont tout le monde est complice, et dont on ne peut demander compte à personne.

JULES JANIN.

## X

Seule avec Eugène, Berthe aurait voulu s'entretenir de choses insignifiantes, certes, de tout autre chose que d'elle ; mais lorsqu'il lui fallut parler, répondre à une demande frivole de son mari, les pleurs lui coupèrent la voix.

– Qu'avez-vous ? lui demanda Eugène, étonné.

C'était la première fois qu'il voyait pleurer sa femme.

– Vous ne voulez pas me répondre ? Berthe.

– Oh ! Monsieur... !

Et elle s'arrêta.

– Continuez, mon amie ?

– Est-il vrai, Monsieur, est-il vrai, Eugène, que vous ayez de l'antipathie pour moi ?

– Quelle idée ! Berthe.

Et malgré lui, Eugène lâcha la main de sa femme.

Suffoquée, la pauvre Berthe s'écria :

– Oh ! mon Dieu ! tout ce que je possède, et la vie dans ce monde, et l'éternité dans l'autre, et le néant, tout, pour que ce ne soit qu'une idée... !

– Mais, Berthe, qui peut donc ainsi vous agiter, troubler votre raison ?

– Pardon ! pardon ! Eugène....

– D'où viennent vos larmes, l'incohérence de vos discours ?

– Oh ! que je souffre... !

– Vous si raisonnable, Berthe, ordinairement si calme ! en vérité, je ne conçois rien à cette douleur ; parlez donc.

– Si je parle, j'ai tort, je le sens, et pourtant je ne puis me taire ; non, car j'étouffe. Eugène, ne me blâmez pas. Je suis si jeune ! je n'ai pas dix-huit ans ; je connais peu le monde : si je fais mal, excusez-moi, Eugène, car je n'ai personne au monde, personne à qui je puisse demander un avis, un conseil. Mon Dieu !

Puis le cœur lui vint sur les lèvres, à cette jeune femme, et elle s'écria :

– Eugène, vous m'avez trompée !

– Trompée ! Madame.

– Oui. Je ne voulais pas vous épouser, je savais que j'étais laide, qu'on ne pouvait m'aimer ; je savais tout cela, je me rendais justice ; je voulais vivre seule, isolée, passer ma vie sans désirs, mais aussi sans regrets ; et vous êtes venu, vous, et je vous ai aimé, et je n'ai plus eu qu'une volonté, la vôtre. Mais vous, vous ne m'aimiez pas ! pourquoi êtes-vous venu me chercher, pourquoi me sortir de mon état, de mon obscurité, pourquoi lever un coin du voile qui recèle le bonheur, me le montrer, ce bonheur, me faire voir le ciel, car mon ciel à moi, le ciel de Berthe, c'était toi, Eugène ! dites, Monsieur, pourquoi tout cela ? puisque vous avez de l'antipathie pour moi !

– Encore ce mot ! Berthe.

Ce mot, c'est vous qui l'avez prononcé, Eugène (reprit-elle doucement, à demi-voix, d'un

air craintif), hier soir ; vous souvenez-vous ? à Alphée. Oh ! je ne vous en veux pas, je ne vous en veux pas, Eugène, si vous en aimez une autre ! ce n'est pas votre faute, je le sais ; je ne vous en veux pas.

Et ses larmes baignaient ses joues, et Eugène, interdit, ne trouvait pas un mot à répondre, pas même une consolation à offrir à cette infortunée que sa froideur accablait.

Un domestique vint les interrompre. Berthe détourna la tête pour qu'il ne vît pas qu'elle pleurait.

– Madame de Maugis est déjà montée en voiture ; elle attend Madame.

– Elle descend ? Sortez, dit Eugène. Et quand le domestique fut parti, Eugène s'approcha de sa femme.

– Berthe, séchez vos larmes ! ma vie vous appartient, vous avez le droit de m'en demander compte, Berthe, elle vous est consacrée ; croyez que je voudrais vous rendre heureuse !

– Oui, je le crois, parce que vous êtes bon.

– Alors, ne pleurez donc plus ; je vous ai comprise à demi-mot, Berthe ; comprenez-moi de même, quand je vous assure que je ne suis qu'à vous, qu'à vous seule !

– Ah ! je ne l'exige pas !

– Descendez, Berthe, on vous attend.

– C'est vrai... ; mais dites-moi...

– Quoi ?

Berthe leva les yeux sur son mari ; son cœur était plein, elle aurait voulu parler ; mais il y avait si peu d'intérêt dans le regard qu'Eugène tenait sur elle, attendant sa réponse, il y avait une telle absence de sentiment (car l'indifférence n'est pas un sentiment, et c'était la seule chose qu'on y lisait), que Berthe en eut le cœur navré.

– Quoi ? répéta Eugène.

– Rien !

Et Berthe s'échappa, mettant la main sur ses yeux.

*Voilà, certes, un projet bien sensé !*

LEMONTEY.

## XI

Berthe ne revint que tard de Montmorency. Elle demanda si son mari était couché. On lui répondit qu'il n'était pas sorti. Alors, sans entrer au salon, où elle le savait, elle se hâta de gagner sa chambre.

Elle s'y renferma à clef ; elle se mit à genoux, elle pria Dieu, car elle venait de prendre une résolution qui lui coûtait beaucoup ; mais ce mot fatal *antipathie* revenait toujours à son esprit, son oreille le bourdonnait, tous ses sens se le rappelaient, elle le voyait écrit en lettres de feu partout.

Tout-à-coup ses larmes s'arrêtent, sa prière cesse, elle écoute : des pas approchent de sa chambre.

Ce sont ceux de son mari ; elle les reconnaît. Ses artères battent avec une violence incroyable, son sang circule en feu dans ses veines ; elle brûle.

On tourne le pêne de la serrure ; la porte résiste.

– Berthe ! crie la voix d'Eugène, est-ce que vous êtes enfermée ?

– Oui ! dit-elle d'une voix presque éteinte.

– C'est bien, ne vous dérangez pas ! bonsoir, à demain.

Et il s'éloigna.

Alors la pauvre Berthe crut qu'elle allait mourir ; de brûlante qu'elle était, elle devint froide, froide à ne plus sentir son corps, et son cœur était brisé.

– Il s'en est allé ! disait-elle, et plus vite qu'il n'est venu ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ne serai-je donc jamais aimée ! jamais ! et pourtant, j'aimerais tant, moi ! Oh ! je sens qu'il y a dans mon sein une puissance d'amour extraordinaire ! c'est une force inconnue qui remplit ma poitrine,

qui absorbe mon être, c'est quelque chose que je ne puis définir, mais qui m'étouffe, faute de ne pouvoir s'exhaler au dehors. Mon Dieu ! que je suis à plaindre ! et c'est ma laideur, ma laideur ! qui causera ma mort ; car je ne puis vivre ainsi, je le sens ; je souffre le martyr, je me sens mourir à chaque instant du jour ; il n'est plus pour moi de repos, de bonheur, si ce n'est dans la tombe. Oh ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Le lendemain matin, les deux époux se revirent. Pas une plainte d'Eugène, pas un mot sur la conduite de Berthe à son égard ! Or, que pouvait-elle faire, la pauvre femme ? prendre patience ; ce qu'elle fit.

Mais une sombre morosité s'empara d'elle ; elle sentait trop vivement pour ne pas souffrir beaucoup ; en même temps, elle était trop fière pour se plaindre.

Souvent elle se disait :

– Si je venais à mourir, il serait libre ! libre...

Et elle n'osait achever sa pensée.

– Oh ! mon Dieu ! pourquoi suis-je née ?

D'autres instants, c'était Eugène, son mari, qu'elle plaignait ; la moindre marque d'intérêt de sa part, la moindre politesse, la touchaient vivement ; elle s'en voulait d'être si laide, si désagréable : elle pensait de si bonne foi qu'elle ne pouvait inspirer que dégoût, aversion, qu'elle se sentait prête à remercier Eugène de ce qu'il ne lui témoignait, ni dégoût ni aversion.

Puis apercevait-elle un nuage obscurcir le front de son mari, saisissait-elle un soupir, un regard triste, son cœur se resserrait, son idée fixe revenait : — « C'est moi, moi, qui suis la cause de son chagrin ! » et elle appelait la mort.

Deux mois se passèrent de la sorte.

Un matin, on remit une lettre à Berthe ; elle était d'Alphée.

Depuis le départ de cette jeune femme, Berthe n'avait pas encore prononcé son nom.

« Je suis bien malade ! Berthe, disait cette lettre ; vous êtes ma seule parente, me laisserez-vous mourir sans me venir voir ? »

Et Berthe, honteuse du mouvement qui l'avait

fait agir aussi cruellement envers sa belle-sœur, en éprouva quelque remord : la nouvelle de sa maladie l'émeut, elle se reprocha d'en être peut-être la cause ; et demandant sa voiture, elle partit sur-le-champ pour Montmorency.

Près d'Enghien, un cheval se déferra ; et pendant qu'on le conduisait chez le maréchal du lieu, Berthe s'avança vers une petite maison située sur les bords du lac.

Une grosse paysanne assise sur le pas de la porte allaitait un enfant ; deux autres enfants plus âgés jouaient à peu de distance.

Berthe s'arrêta pour regarder ces enfants. Elle n'en avait pas, elle en désirait avec ardeur, et probablement elle n'en aura jamais !

— Un enfant ! pensait-elle, il m'aimerait, au moins, ma laideur ne l'éloignerait pas de moi : pour un enfant, qu'importe que sa mère soit belle ou laide ! une mère est toujours la plus belle pour son enfant.

Et ce fut encore une réflexion pleine d'amertume pour cette jeune Berthe.

La paysanne voyant une dame arrêtée, debout, près d'elle, se leva, et lui offrit poliment de venir se reposer chez elle.

Berthe accepta ; elle entra dans la première pièce.

C'était une grande chambre : deux lits, un buffet garni de vaisselle d'étain, d'assiettes de grès avec des fleurs rouges dans le fond, puis une table, des chaises de paille et de bois blanc : tout cela propre, luisant, faisait plaisir à voir.

La paysanne, après avoir fait asseoir Berthe, posa son enfant sur un des deux lits, et sortit.

L'instant d'après elle revint portant à deux mains une jatte pleine d'un lait tout chaud, tout mousseux.

– Si Madame voulait accepter ? dit-elle, faisant la révérence.

– Ces enfants sont-ils à vous, ma bonne mère ?

– Dieu merci, oui ! ma petite dame. Mais buvez donc ce lait pendant qu'il est encore chaud ; dame, je viens de le traire exprès pour vous.

– Il est excellent, ma bonne.

– Dame, il est naturel celui-là, tel qu’il sort de ma vache, ni plus ni moins : ça n’est pas comme votre lait de Paris, oùsqu’il y a plus de farine que de lait ! Tenez, il y a une jeune dame, une ben belle dame, et ben riche, aussi, qui vient tous les jours à pied de Montmorency pour boire de mon lait. Pauvre femme ! elle est ben malade, allez !

– Et comment la nommez-vous ?

– Hum... c’est drôle, tout de même, j’ai oublié son nom... Attendez... Paul, dis donc comment se nomme cette jolie dame qui te donne tous les jours du bonbon ?

– Madame de Mausis, dit l’enfant, sans relever sa jolie tête blonde, et continuant à jouer aux osselets avec son frère.

– Et... est-elle donc bien mal ? demanda Berthe, avec un serrement de cœur inexprimable.

– Dame, elle se meurt, la pauvre femme ! et d’amour, encore, à ce qu’on dit... Vous secouez la tête ? vous n’y croyez peut-être pas, à l’amour ; mais moi qui ai connu une jeune fille

qui s'est périe d'amour, qu'elle n'a fait ni une ni deux, qu'elle s'est noyée bel et bien dans ce grand lac que vous voyez là en face de vous ; moi j'y crois à l'amour ; et quant à cette belle dame, ça se lit dans ses yeux, qu'elle aime... ; et puis je sais toute son histoire.

– Quelle histoire ?

– Celle de la belle dame ; et je la tiens de bon lieu, je peux m'en flatter : c'est son grand laquais qui me la racontée, que ce grand laquais, qu'on nomme Étienne, fait la cour à la fille du collecteur, pour le bon motif, s'entend, car pour l'autre, n'y aurait pas mèche ; c'est une fine mouche, allez, que la fille du collecteur, qu'on la nomme Julienne. Donc, voilà ce qu'Étienne nous a dit à l'autre veillée :

– Cette dame est une veuve qu'elle habitait une ville dont j'ai oublié le nom, mais le nom ne fait rien à mon conte, à mon histoire, je veux dire, car c'est aussi vrai que Dieu est au ciel, et que la Sainte-Vierge est sa mère ; donc, voilà qu'elle arrive à Paris, juste le lendemain de la noce de celui qu'elle aimait. Et qui avait-il épousé,

encore, cet ingrat ? une femme laide, laide, quoi !  
comme les sept péchés mortels... Vous me  
regardez, ma petite dame ? vous trouvez peut-être  
que je suis bien laide, moi ! pour parler ainsi ;  
mais nous autres gens de campagne, voyez-vous,  
la beauté, la laideur, ça ne nous y fait rien ; le  
grand soleil vous brûle, vous harde tout de  
même ; et puis, et puis un paysan, ça n'a pas  
besoin d'une sainte-nitouche qui se mirerait tout  
le jour dans un miroir ; il lui faut du dru, une  
bonne et grosse ménagère, ben entendue, ben  
active ; mais vous autres gens de la ville, c'est  
ben différent : vos messieurs, qui n'ont pas autre  
chose à faire qu'à promener de belles dames,  
quand ils en ont de laides, ma fine, ça ne les  
amuse guère : et le pire de l'aventure, c'est que  
cet homme, quand il a revu l'autre, voilà que son  
amour lui est revenu plus fort que jamais, et que  
l'on dit que lui aussi se meurt... Il est pâle, pâle !  
m'a dit le grand laquais, que c'est une pitié :  
Quant à moi, je sais ben que je voudrais que cette  
femme laide, qu'il n'a prise que pour son argent,  
mourût, parce qu'alors, je parierais ben que les  
autres guériraient et se marieraient.

– La voiture de Madame est prête, dit le cocher, en entrant chez la paysanne.

Il était temps, Berthe suffoquait. Toutefois, elle paya généreusement cette femme : elle jeta quelques pièces blanches aux enfants, qui interrompirent leurs jeux pour la remercier, et qui l'accompagnèrent jusqu'à sa voiture, sautant, gambadant au devant d'elle. Puis les chevaux l'emportèrent au galop.

Elle était pure et belle, et sa touchante image  
S'entourait de rayons qui reposaient les yeux ;  
Son front était pensif et voilé d'un nuage.  
On eût dit, à la voir, qu'elle pleurait les cieux !

ULRIC GUTTINGUER.

## XII

Plus Berthe approchait de Montmorency, plus elle se sentait mal à son aise : à peine si en entrant sous le péristyle elle eut la force de demander madame de Maugis.

Elle était au jardin ; Berthe s'y rendit.

C'était un jardin anglais, en labyrinthe, avec ses petites allées étroites, ses arbres touffus, un kiosque chinois, un pont rustique, une rivière sans eau ; rien n'y manquait.

Alphée était à demi renversée sur un banc de gazon ; une main soutenait sa tête, l'autre tenait un livre entrouvert ; mais elle ne lisait pas, son regard distrait ne se fixait nulle part.

Elle avait voulu lire *Delphine*, de Madame de Staël, et mille réflexions l'interrompaient à chaque page.

Absorbée, Alphée n'avait point entendu approcher sa belle-sœur. Celle-ci put à son aise

l'examiner.

Le changement de cette jeune femme était remarquable.

C'était bien encore cette taille élégante, cette coupe de figure d'un contour parfait, c'étaient bien encore ces beaux yeux noirs, ces traits charmants, ce sourire gracieux ; mais quelque chose qu'on ne pouvait définir semblait planer sur cette jeune femme et la menacer : on aurait dit que le souffle empoisonné de la mort avait soufflé sur elle, comme le vent d'automne sur les feuilles des arbres, et l'avait flétrie avant le temps ; c'était comme un beau lys coupé dans sa racine, qui sèche sur son pied, s'incline vers la terre, et meurt ; son teint était décoloré, un souvenir vague et cruel rendait son front rêveur, donnait à son sourire, à ses yeux humides, une tristesse indéfinissable, une tristesse qui vous prenait au cœur, qui vous gagnait, qui vous attendrissait.

Berthe se trouva presque coupable en la regardant ; elle fit un mouvement. Alphée tourna les yeux de son côté. Les deux belles-sœurs

s'élançèrent dans les bras l'une de l'autre, s'embrassèrent en pleurant et sans parler.

– J'ignorais que tu fusses malade, dit Berthe, après un moment de silence.

– Ma mère est morte de la poitrine ; ce mal est héréditaire.

– Mais as-tu consulté un bon médecin ? mais te soignes-tu bien, Alphée ?

– J'ai un médecin, je suis ses ordonnances.

– C'est-à-dire, dit une voix d'homme, derrière les deux femmes, que vous ne m'obéissez pas en tout.

Et Berthe, se retournant, vit un petit homme tout habillé de noir, qui la salua d'un air cérémonieux.

– C'est mon docteur, dit Alphée, Monsieur Bertin.

– La peau sèche, brûlante, dit le docteur, serrant dans ses doigts crochus la main blanche et effilée d'Alphée ; vous avez eu tort de quitter votre chambre, je dirai même mieux, votre lit, Madame.

– Vous me trouvez donc bien malade, Monsieur ? demanda Alphée, avec indifférence.

– Bien malade ? non ; mais je vous avais défendu toute émotion pénible, et je m’aperçois, avec peine, que chaque fois que vous lisez ce livre vous avez la fièvre. Voulez-vous accepter mon bras pour revenir au château ? ma belle dame.

– Volontiers.

Alphée se leva ; et Berthe remarqua sa maigreur extrême.

Arrivée au salon, et sur l’ordre exprès du docteur, Alphée le quitta pour aller se reposer

– Est-ce que vous la croyez... en danger ? demanda Berthe, en hésitant, au docteur ; parlez, Monsieur ; je suis sa belle-sœur, son amie ; parlez.

– Je ne vous cache pas que je crains que d’ici à trois ou quatre jours

– Grand Dieu ! mais vous pouvez vous tromper ? Monsieur.

– Je le souhaite, Madame.

– Mais il doit y avoir quelque remède à son mal ! mais elle est si jeune ! mais elle n'a pas vingt ans ! Monsieur.

– Tout cela est très vrai, Madame, mais les remèdes de l'art ne peuvent plus rien sur elle ; je les ai tous essayés... Une cause secrète, et que j'ignore, mine les jours de cette jeune femme.

– Que dites-vous ? Monsieur.

– La vérité. Vous êtes sa belle-sœur, son amie, dites-vous ? eh bien ! tâchez de pénétrer dans le cœur de cette infortunée, découvrez-moi son mal, je me charge de le guérir ; mais dépêchez-vous, demain peut-être il ne serait plus temps.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ?

– Un chagrin profond tue madame de Maugis ; si on pouvait adoucir ce chagrin ; si on pouvait procurer à ma malade une émotion qui réchauffât son cœur, qui y rappelât le sang qui s'en éloigne tous les jours, cela lui ferait du bien..., je le crois..., j'en suis presque sûr, Madame... Voyez ; je reviendrai dans le milieu du jour, savoir le résultat de vos recherches.

Disant ces mots, M. Bertin salua et se retira.

Berthe était altérée ; elle le laissa partir sans ajouter un seul mot, sans lui adresser une seule question ; elle savait ce qu'elle avait à faire, elle prit son parti.

Mais que cela lui coûta ! son front en était contracté.

Devant elle était une table et tout ce qu'il fallait pour écrire ; elle s'assit à cette table, elle prit une feuille de papier, elle teignit sa plume d'encre, mais lorsqu'il lui fallut tracer une lettre, ses forces faiblirent, la plume lui échappa des mains.

Cette indécision ne dura pas longtemps ; rappelant à elle tout son courage, elle écrivit :

« Eugène, venez me trouver de suite, je vous prie ; je suis chez moi, à Montmorency. »

Puis, sans se donner le temps d'une autre réflexion, elle cacheta sa lettre, appela un valet, lui ordonna de monter à cheval, de se rendre de suite à Paris, de chercher partout son mari, de lui remettre ce billet, de le prier de le suivre, et de

l'amener ici.

Après elle respira ; puis comme si ce soupir l'eût épuisée, elle retomba sur sa chaise. Le domestique avait obéi.

Les deux amants tressaillirent :  
cette voix les rappelait sur la terre.

ALEXANDRE DUMAS.

### XIII

Quand Berthe eut retrouvé la force de revoir Alphée, elle se rendit dans sa chambre. Elle s'assit tout contre le lit ; et, cachant à demi sa figure dans les rideaux, elle dit :

– Alphée, je veux que tu te guérisses : je resterai près de toi pour te soigner ; j'ai écrit à mon mari de venir nous trouver...

Ici Berthe sentit un mouvement dans le lit. Elle ajouta, sans regarder Alphée : « Eugène sera ici ce soir ».

Un profond silence succéda à ces paroles ; ce silence dura cinq heures : aucune de ces deux femmes ne bougea de sa place pendant ces cinq heures. Alors le galop d'un cheval se fit entendre,

et les tira simultanément de cette immobilité.

– C'est lui ! » dirent-elles toutes les deux à la fois, et sans avoir eu l'air de se le dire l'une à l'autre.

L'instant d'après, la porte de la chambre s'ouvrit ; Eugène parut.

Il était pâle, tremblant ; ses jambes se dérobaient sous lui. À la vue d'Alphée couchée dans son lit, blanche comme toutes les mousselines blanches qui l'entouraient, il la crut morte ; et, perdant le morne sang-froid qui faisait le fond de son caractère habituel, il lui échappa un cri.

Berthe avait eu le temps de tout réfléchir, de tout calculer ; elle s'avança vers son mari avec assez d'assurance :

« Mon ami ! Alphée a besoin de mes soins ; voulez-vous me permettre de passer quelque temps près d'elle... ? Vous ne me répondez pas ? Alphée, demandez-lui cette permission, vous !

– Eugène ! dit Alphée.

Mais elle ne put achever.

À cette voix qui vibra au fond du cœur d'Eugène, Eugène fit un pas vers le lit, puis il détourna la tête, et une grosse larme roula dans ses yeux.

Berthe l'épiait ; elle vit tomber cette larme, cette larme frappant contraste, sur cette figure d'homme, d'amour et de gravité, de faiblesse et de force ! et son cœur lui faillit.

Au même instant le docteur entra.

« Bonjour, Mesdames. Bien ! mes ordres sont exécutés : Madame est recouchée. Je parie qu'elle est mieux... ; oui, vraiment... ! C'est extraordinaire !... le pouls encore un peu agité, mais on y remarque moins d'irritation nerveuse. Vous êtes une excellente garde-malade, Madame de Valdolen... Mais, si je ne me trompe, voici M. de Valdolen ?

– Bonjour ! docteur, dit Eugène, déguisant sous une froideur apparente les convulsions de son ame agitée.

– Vous avez été malade ? Monsieur.

– Nullement.

– Ah ! ce n'est pas à moi qu'on le fait accroire. Eh ! parbleu, vous avez la fièvre ! mon cher.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Berthe.

Et elle sortit précipitamment ; elle ne pouvait plus y tenir, un nœud lui serrait la gorge ; elle se sentait le besoin de pleurer, de crier ; elle étouffait.

Elle resta dehors, au grand air, jusqu'à ce que la nuit fût tout-à-fait tombée ; son cœur était brisé. Autant de paroles qu'elle avait entendues dans la journée, autant de coups de poignard. Le docteur la trouva anéantie sous un tilleul du jardin.

Il l'engagea à rentrer à cause du serein, et il lui apprit que son mari était reparti pour Paris.

« Sans me demander ! » pensa-t-elle ; mais elle n'osa pas faire tout haut cette remarque.

Seulement, elle s'informa d'Alphée. On lui dit qu'elle dormait.

Le lendemain matin, lorsque sa femme de chambre arriva pour l'habiller, elle s'aperçut avec

étonnement que le lit n'avait pas été défait, que sa maîtresse ne s'était pas couchée. Elle voulut en faire l'observation. Berthe lui défendit sévèrement d'en parler à personne.

Ce jour-là Berthe finissait ses dix-huit ans.

Eugène ne l'avait pas oublié : en arrivant à Montmorency, à l'heure du déjeuner, il lui offrit un très beau bouquet de fleurs.

Cette attention fit plaisir à la jeune femme, mais elle ne la toucha que faiblement.

« Allons voir ma belle-sœur qui nous attend ! » dit-elle avec calme ; et, suivie de son mari, elle se rendit dans la chambre de la malade.

Alphée était mieux ; mais le docteur ne voulut pas néanmoins qu'elle se levât.

Ce jour-là encore, Berthe le passa tout entier dans son appartement à elle ; croyant qu'Eugène et Alphée seraient bien aises d'être seuls, elle leur en laissait liberté entière.

Mais il n'en était rien ; car aussitôt qu'elle n'était plus là, sous un prétexte quelconque,

Eugène quittait la chambre de la malade.

Au dîner, Eugène retint M. Berlin.

Il causa, le brave homme, avec abandon et gaieté, racontant toutes les anecdotes qu'il savait, et il en savait beaucoup ; cela, sans s'apercevoir que personne ne l'écoutait.

C'était curieux de le voir s'adresser tantôt à Berthe, tantôt à Eugène, ne pas obtenir de réponse, continuer, et rire tout seul de ses histoires.

Le dîner dura longtemps : le soleil était près de se coucher ; et Berthe qui depuis un moment suivait des yeux son cours à travers la fenêtre ouverte, proposa une promenade à son mari.

« C'est cela ! dit le bon docteur, une promenade sentimentale... ! des nouveaux mariés, parbleu, c'est tout naturel ! car, combien y a-t-il que vous êtes mariés ? six mois à peu près ? oui !... c'est bien cela ! et puis, c'est aujourd'hui la fête de Madame. Dix-huit ans ! le bel âge ! ah ! si je les avais encore mes dix-huit ans, que de choses je voudrais faire ! d'abord....

Ici le docteur se tut : il était seul. Berthe et Eugène s'avançaient tous deux silencieux, sous la grande allée de marronniers qui ombrageaient l'avenue.

Bientôt Berthe doubla le pas.

– Qui vous presse ainsi ? lui demanda Eugène.

– Je voudrais voir le coucher du soleil.

– Ne le voyez-vous pas d'ici ?

– J'imagine que sur le haut de la colline, je le verrais plus longtemps.

– Qu'importe !

– Pour vous, Eugène ; mais pour moi, qui sait !...

Et elle s'arrêta, comme si une réflexion l'avait saisie soudain.

Ils arrivèrent sur la colline au moment où cet astre venait de disparaître ; son disque rouge bordait encore l'horizon.

Ils s'assirent dans un endroit écarté : derrière eux le bois de Montmorency, à leurs pieds la vallée verte et riante, un ciel bleu sans nuage sur

leur tête.

Ni l'un ni l'autre n'avait envie de causer ; dix heures qui sonnèrent à l'église, les firent songer à revenir au château.

En y entrant, Berthe pressa légèrement le bras de son mari ; puis, avec embarras, rougeur, elle dit :

« Les gens d'Alphée, peu instruits de nos habitudes, n'ont préparé qu'une seule chambre pour cette nuit !

Sans lui répondre, Eugène l'y suivit.

Je suis ta femme ! il n'y a pas de mal, n'est-ce pas ?

CHARLES NODIER.

## XIV

C'était une grande chambre très élevée, à chambranles dorés, à corniche gothique, une tapisserie de damas, le lit de damas, les meubles de damas, d'une couleur brune – verte avec des ramages ; le tout fort triste à voir, en vérité !

Berthe prit un flambeau sur la cheminée, et ouvrit la porte d'un cabinet.

– Je vais prier Dieu, dit-elle à Eugène. Puis elle referma la porte sur elle. Eugène se coucha. Une heure après, ne voyant pas revenir sa femme, et craignant qu'elle ne fût incommodée, il l'appela.

– Me voici ! répondit-elle ;

Et il y avait des larmes dans sa voix.

Elle revint ; elle prépara un verre d'eau sucrée qu'elle posa sur une table près du lit, souffla la lumière, et se coucha aussi.

Vers le milieu de la nuit, elle demanda à Eugène s'il dormait.

Lui ayant répondu, elle le pria de lui faire passer le verre qu'il trouverait près de lui sur la table.

Il le lui donna.

– Eugène, lui dit-elle, n'est-ce pas qu'il est bien cruel pour un homme de passer sa vie avec une femme qu'il n'aime pas ?

– Je crois, Berthe, que vous vous plaisez à vous tourmenter !

– Et je vous tourmente aussi, n'est-ce pas ? Vous avez raison, mon ami ; pardonnez-moi, Eugène, je ne le ferai plus ! Le voulez-vous, Eugène, voulez-vous me pardonner cela et tous les autres chagrins que je vous ai causés ?

– En vérité..., Berthe... !

– Oh ! vous le voulez, car vous êtes bon, bien bon !

Elle prit la main de son mari, et la porta à ses lèvres.

– Vous êtes une enfant, Berthe ! dit Eugène, ému ; et il l’embrassa.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Berthe ; puis elle but l’eau sucrée, et rendit à son mari le verre vide.

Le lendemain, à son réveil, Eugène, voyant l’immobilité de sa femme, crut qu’elle dormait.

En se levant, et faisant le moins de bruit possible, crainte de la réveiller, sa main rencontra par hasard le bras de Berthe ; ce bras était glacé. C’était sans doute l’air frais du matin qui l’avait frappé ! Eugène le remit doucement sous la couverture pour le réchauffer ; toutefois, il ne put faire cette action sans jeter un regard sur sa femme.

La couleur verdâtre et sombre des rideaux, de la tapisserie, de tout l’ameublement, se reflétait sur le visage de Berthe, et lui donnait une teinte cadavéreuse.

Eugène s’en sentit tout troublé. Il n’était pas

superstitieux, mais l'aspect lugubre de cette chambre lui serra le cœur.

Il s'habilla fort vite pour aller faire un tour dans le parc, ou pour s'échapper de cette chambre, ou possible aussi pour avoir des nouvelles d'Alphée.

En prenant son chapeau, une lettre tomba.

Elle lui était adressée. Il l'ouvrit, reconnut l'écriture de Berthe ; étonné, il lut :

La mort n'est peut-être qu'une vie  
inconnue, où le bonheur est moins  
impossible que dans cet horrible  
univers !

HENRI DE LATOUCHE.

## XV

À Eugène.

« Mon ami, mon seul et unique ami, mon seul  
amour sur cette terre !

» N'est-il pas vrai que la vie dénuée de toute  
illusion, dépouillée de ce prisme enchanteur qui  
vous trompe, mais en vous séduisant, la vie est  
bien triste à passer ? Eugène, que de souffrances  
il m'a fallu pour arriver à penser cela ! et je n'ai  
que dix-huit ans !

» C'est que peu d'âmes sont faites comme la  
mienne ! c'est que, pareille à la sensitive, le

moindre souffle qui m'atteignait me flétrissait !  
C'est que tous les jours je sentais s'éteindre dans  
mon sein tout principe de vie !

» Et je ne pouvais mourir ! et une idée  
surgissait dans mon cerveau, une de ces idées qui  
viennent d'abord on ne sait comment, qu'on  
chasse avec effroi, puis qui reviennent, et qu'on  
caresse alors ; idée qui s'empare de toutes vos  
autres idées et les absorbe : le suicide, enfin ! »

Eugène tressaillit ; il s'interrompit pour jeter  
un coup d'œil sur le lit. Berthe dormait toujours  
d'un profond sommeil. Il reprit sa lecture.

» Oui, le *suicide* ! les peuples policés le  
défendent, d'autres nommés *sauvages* le  
permettent. Dans le fait, pourquoi les uns et les  
autres agissent-ils ainsi ?

» Imaginez un être doué de quelque raison qui  
se dit :

» Que fais-je ici sur cette terre ? à charge aux  
autres, à moi-même, de quelle importance est ma  
vie dans ce monde ? C'est un atome dans  
l'espace !

» Ma vie ! qu'appelle-t-on ainsi de ce mot vague ? mon Dieu !

» Être sujet à mille infirmités, souffrir mille maux, trouver une difficulté à chaque pas, un chagrin à tous vos instants, un obstacle à vos moindres désirs ! comme l'épine naît avec la rose, n'avoir pas un plaisir sans que la peine se fasse sentir à côté ! et si celui à qui elle pèse trop, si celui qui ne peut la supporter s'en affranchit, où est le mal ? je vous le demande, mon Dieu !

» Mais ! vous êtes heureux, privilégié du ciel, vous avez un ami que votre mort affligerait, votre vie tient à une autre vie, votre âme à une autre âme, et votre cœur ne pourrait cesser de battre sans briser un autre cœur, oh ! alors, vivez, tout vous le dit, tout vous en impose la loi, la vie est riante, vivez !..

» Croyez-moi, mon ami, Dieu, en mettant à notre portée les moyens de prolonger ou d'abréger nos jours, Dieu, dont la prévoyance et la bonté sont infinies, Dieu ne nous dit-il pas bien :

» *En vous plaçant sur cette terre, en vous*

*donnant la vie, j'ai mis près de vous les moyens de vous en affranchir. Faites usage de votre raison.*

» *Le fardeau est-il mesuré à vos forces, supportez-le ; ne l'est-il pas ? posez-le ?*

» Mon Eugène, car à présent tu l'es encore, mon Eugène ! lis jusqu'au bout, je t'en prie, et dis-toi :

» Hier, il existait une créature à laquelle la nature avait tout refusé, tout ce qui fait la joie d'une femme, la beauté ! tout ce qui en fait le bonheur, être aimée ! cette femme aimait, elle aimait jusques à la passion, jusques à sacrifier pour celui qu'elle aimait, et sa vie et son âme, et elle-même ! elle n'a pas hésité.

» Une larme est tombée de vos yeux, une larme d'Eugène pour une autre que pour moi ; elle a rejailli sur mon cœur, elle m'a tout révélé ; cette larme m'a dicté, non mes devoirs, je sais que je les outre passe, mais votre bonheur, Eugène !

» Mon ami, quand tu auras lu cette lettre, tes

liens seront brisés à jamais ; ta main chérie a présenté innocemment la mort à celle qui, ne pouvant vivre pour toi, a voulu mourir pour toi ! pardon ! si je t'afflige !

» Un regret, Eugène, un seul ! c'est tout ce que Berthe te demande !

– Mais ce n'est pas possible ! s'écria Eugène, haletant.

Et, s'élançant vers le lit, il tira brusquement les rideaux.

– Berthe ! Berthe ! par pitié, réponds-moi ! oh ! tu n'es pas morte ! répondez-moi donc !

Et, pour la première fois, ses bras s'ouvrirent avec transport sur cette femme qui ne l'entendait plus ; pour la première fois, il chercha un battement sur ce cœur qu'il avait brisé.

Berthe était froide !

Que dites-vous du livre d'Hermodore ? – Qu'il est mauvais ! répond Anthime ; qu'il est mauvais ! continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. – Mais l'avez-vous lu ? – Non ! dit Anthime.

LA BRUYÈRE.

## **Conclusion**

On raconte, – j'ai peine à le croire, – qu'avant la fin de l'année de deuil, Eugène était remarié à Alphée.

C'est bien triste à penser ! mais que voulez-vous ?...

# **Le guydon de M. de Montpensier**

*Conte de la laide.*

Voici mon conte fait, soit bon ou mauvais ! je ne suis pour plaire à tous. Bien crois-je que l'on me pourra reprocher que je me pourrais bien passer de mettre par esprit force petites nigauderies qui ne servent de rien ; mais je veux passer mon temps et rire quelquefois.

BRANTÔME.

# I

Ah ! Dieu vous en garde !

BRANTÔME.

*Dieu vous garde du guydon de M. de Montpensier !* était jadis un vieux dicton ;

Voici pourquoi :

Sous le règne de Henri II, M. de Montpensier fut nommé lieutenant du roi dans le Maine, le Perche et la Touraine. Il guerroyait alors contre les huguenots, qu'il haïssait fort, imitant par là le grand saint Louis, son grand miroir, dont il prétendait descendre : si bien que lorsqu'il les prenait par ruse ou par force, il les faisait tuer tout de même, disant qu'on n'était nullement obligé de garder sa foi envers un hérétique.

Il avait amené avec lui M. Babelot, cordelier très savant homme, et qui le gouvernait paisiblement ; puis son guydon, M. de

Montoiron, de l'ancienne maison de l'archevêque Turpin, dont il se plaisait à porter le nom.

Certes, il était bien beau, ce guydon ! d'une belle taille, les manières nobles, le cœur haut, fort galant auprès des femmes ; et si bien, que lorsque M. de Montpensier l'envoya plus tard vers le roi, on m'a assuré qu'il fut très vu à la cour, et fort admiré des femmes, dont même quelques-unes des plus grandes, des plus honnêtes et des plus vertueuses en versèrent quasi des larmes quand il en partit.

Donc on raconte que lorsqu'on menait des prisonniers à M. de Montpensier, si c'était un homme, il lui disait de plein abord :

« Vous êtes huguenot ! mon ami ! je vous recommande à M. Babelot ! »

Et le prisonnier, après avoir été interrogé par M. Babelot, était aussitôt condamné à mort et exécuté.

Si, au contraire, c'était une belle femme ou fille huguenote, M. de Montpensier ne disait autre chose que :

« Je vous recommande à mon guydon ; qu'on la lui mène. »

Et de là était venu ce dicton.

Or, voilà ce qui arriva un jour à ce beau guydon, M. Turpin de Montoiron. Je ne sais si l'histoire est véritable, mais je l'ai ouï conter à de vieilles gens qui la tenaient de plus vieux encore ; possible que le fait soit faux, possible aussi qu'il soit vrai : je vous le donne tel qu'on me l'a donné ; et ne sera point damné, je vous le jure, celui qui ne le croira qu'à demi, voire même celui qui ne le croira pas du tout.

Or donc, un soir, M. de Montpensier était entouré de tous les seigneurs qui l'avaient accompagné dans son gouvernement.

C'était M. le maréchal de Saint-André, M. de la Brosse, qui, pour un homme de guerre, était le plus doux et le plus gracieux qu'on eût vu ;

C'était M. de Sausac, son camarade, et tout l'opposé, car il était rude, et bravant tout le monde, à la guerre comme à la chasse.

Puis s'y voyait encore messire Jacques

d'Albon, renommé par ses parures, l'élégance de ses manières, et sa maison de plaisance de Vallery, plus belle que toutes celles du roi, et dans laquelle s'y trouvait une tente en tapisserie représentant la bataille de Pharsale, et aussi deux tapis velus d'or persans, tout cela hors de prix.

Puis encore MM. de Ludes et de Montrallez, deux braves et beaux seigneurs, fallait voir ! et M. de Tavannes qui, quoiqu'un peu vieux, valait autant que pas un de cette époque.

Il ne faut pas non plus oublier M. de la Châtaignerie, d'une jolie taille moyenne et élégante, brun de cheveux, le teint fort beau et délicat. D'aucuns disaient sa force sans égale, pas un ne pouvait lutter avec lui : il arrêta un taureau furieux par les cornes, le tenant ainsi en respect. Cette grande force lui venait de ce que, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de douze ans, son père avait fait mêler dans son manger et boire de la poudre d'or, d'argent et de fer : conseil qui lui avait été donné par un médecin à Naples, lorsqu'il accompagna le roi Charles VII dans cette ville.

M. de la Châtaignerie était très haut, prompt-la-main, et ne souffrait rien de pas un, voire même d'une femme.

Sur quoi je dirai ce petit incident, que je tiens de bon lieu.

J'ai lu dans Brantôme (son neveu) une petite histoire assez drôle. Pardonnez-moi cette digression, mais elle me revient par la tête, et je ne peux me refuser au plaisir de vous la dire ici, tâchant d'imiter, autant que faire se peut, le style piquant et naïf de ce charmant auteur :

« Madame la princesse de la Roche-sur-Yon, veuve de Charles de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, était venue nouvelle et mal *raffinée* à la cour ; ayant besoin d'un de ses gens, elle se tourna vers M. de la Châtaignerie, qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle ne savait pas être d'aussi bonne maison qu'elle, ce qui était ; elle l'appela par deux fois :

» – Mon gentilhomme ! je vous prie, allez voir jusqu'à la salle s'il n'y a pas un de mes gentilshommes, et me le faites venir.

» Sur quoi M. de la Chataignerie se trouvant offensé, répondit :

» – Mort-Dieu ! quel *mon gentilhomme* appelez-vous ? allez le chercher ailleurs, car je ne suis votre gentilhomme ni le veux être, princesse crottée que vous êtes ! allez faire votre message vous-même. »

Mais tout cela m'a éloignée de mon histoire ; j'y reviens.

Donc, un soir, comme je vous le disais, tous les beaux et jeunes seigneurs étaient réunis chez M. le duc de Montpensier, et assis à sa table. Je vous laisse à penser si tous, joyeux et aimables qu'ils étaient, devaient bien s'amuser à rire, chanter, deviser et raconter maintes et maintes prouesses ! Or, il commençait à se faire un peu tard, lorsque parut à la porte de la salle un homme d'armes couvert de poussière.

– Qu'est-ce ? mon écuyer, demanda M. de Montpensier.

– Monseigneur, ce sont des prisonniers huguenots que nous avons faits, et les menons à

voire Seigneurie.

– Des huguenots ! par la Saint-Louis, mon patron, c'est une bonne nouvelle ! l'ami. Qu'en pensez-vous, Messeigneurs, si leur donnions audience... ?

– Ainsi soit fait comme vous le désirez, Sire de Montpensier ! s'écrièrent les jeunes gentilshommes.

Et le duc de Montpensier donna ordre d'introduire les prisonniers.

Ils entrèrent. Tous les regards se tournèrent vers eux.

C'étaient un homme et une femme, tous les deux jeunes, chairmans, la taille svelte, élégante, presque de la même hauteur.

Leurs costumes ne différaient que très peu. On les avaient surpris à cheval ; et la jeune femme était en amazone.

Une étoffe de velours, collante et montante, couvrait le haut de son corps, ainsi que celui de son compagnon ; un baudrier élégant et un ceinturon retenant un fourreau vide se croisaient

sur la poitrine du cavalier ; des culottes de drap, des bas de soie et des bottines vertes faisaient remarquer ses formes gracieuses, quoique peut-être un peu minces ; et un chapeau à plumet incliné sur l'oreille, laissait voir de beaux cheveux blonds descendant en anneaux sur un visage pâle encore imberbe.

Au bas de la taille frêle et élancée de la jeune huguenote, était attaché un jupon à queue qui, retombant sur ses pieds, les cachait ; son chapeau, pareil à celui de son compagnon, était posé un peu plus sur ses yeux, desquels jaillissaient parfois des regards pleins de flammes ; et puis, une seule boucle de cheveux bien noirs, échappée au rebord du chapeau, venait contrarier, par sa couleur brune, le bas d'une figure blanche et arrondie.

La captivité n'avait point abattu le courage de ces deux prisonniers : leurs belles têtes regardaient, nobles et fières, l'assemblée qui les entourait.

Sans se lever de table, le duc de Montpensier adressa la parole au jeune homme.

– Quel est ton nom ?

– Jules des Marais, fils d'un capitaine que tu n'as jamais vu que l'arme au poing ! cette jeune fille est Odette, ma sœur.

– Vous êtes un huguenot ! mon ami, et pour ce vous recommandons à M. Babelot. Gardes, qu'on l'y mène !

– Monseigneur, il se fait tard ! observa messire Jacques d'Albon ; le bon cordelier doit être couché.

– Alors, ce sera pour demain de bonne heure, entendez-vous... ? Allez ! en attendant, qu'on le renferme en lieu sûr.

Comme on emmenait le prisonnier, sa sœur le retint par la main, la lui serra en signe d'amitié, puis tourna ses beaux yeux noirs vers le duc de Montpensier.

Elle n'avait point l'air d'être ni tremblante ni émue, cette belle personne, mais seulement inquiète.

– Ne me séparez pas de mon frère, dit-elle avec douceur et fermeté.

Après l'avoir regardée un moment avec attention, le duc de Montpensier dit seulement ce peu de mots :

– Je vous recommande à mon guydon ! Qu'on la lui mène.

Mais le guydon n'était pas là ; il avait été se promener avec quelques seigneurs ses amis : sans cela, certes, il aurait emmené lui-même, et de suite, la belle huguenote !

Triste, pensive, la jeune fille crut qu'on allait la conduire à la mort ; et, recommandant son âme à Dieu, priant mentalement, elle suivit les gens d'armes qui l'y invitaient.

En sortant du château de M. le duc de Montpensier, elle passa devant une vieille femme qui la considérait avec compassion.

– Tenez, ma bonne mère, dit-elle en lui mettant une bourse dans la main, donnez cela aux pauvres, et priez pour moi, je vous prie, car sûrement je vais à la mort !

– Non point à la mort ! répliqua l'homme d'armes, souriant d'un air goguenard, mais bien

chez le guydon de M. de Montpensier !

– Ah ! Dieu vous en garde, la belle fille !  
s'écria la vieille.

Et le soldat passant outre, force fut à la prisonnière de le suivre ; autrement possible est qu'elle eût fait quelques questions, et que la pauvre créature eût demandé ce que c'était que ce guydon.

La maison où demeurait M. de Montoiron n'était pas loin. À la porte de chez lui, une jeune fille ou femme, je ne sais, pleurait abondamment.

Pendant que l'homme d'armes frappait à la porte, Odette, inquiète de la menace et de l'exclamation de la vieille femme, se pencha vers la personne qui pleurait :

– De grâce, Madame, dites-moi, savez-vous ce que c'est que le guydon de M. de Montpensier ?

À cette demande, l'inconnue releva brusquement la tête, essuya ses larmes, et regarda attentivement la charmante figure d'Odette éclairée par un pâle rayon de la lune ; puis, voyant la porte de la maison qui s'ouvrait, elle

s'en éloigna vivement, et, fuyant, l'air égaré, elle  
s'écria :

– Le guydon de M. de Montpensier ! sainte  
Vierge ! ah ! Dieu vous en garde !

Voilà, certes, de belles paroles !

BRANTÔME.

## II

La nuit était close depuis longtemps, lorsque messire Turpin de Montoiron rentra chez lui. Bertrade, sa vieille nourrice, vint à sa rencontre.

– Eh bien ! la vieille (lui cria-t-il du plus loin qu’il l’aperçut) ! qu’est-ce, cette huguenote que M. de Montpensier m’a envoyée ? est-ce joli, gracieux, avenant ? qu’est-ce, enfin ?

– Un diable ! Monseigneur, un vrai diable à griffes, à ongles, à dents qui mordent et déchirent !

Et la vieille montra sa face ridée, dans laquelle se voyait tout du long une belle égratignure d’ongles.

– Tête-Dieu-pleine-de-reliques ! comme le

disait ce brave Louis XI, de glorieuse mémoire, je la pensais pleurant de douces larmes, priant avec des mots et des refus charmants !

– Sainte Vierge ! mon bon Seigneur, pleurant ! ses yeux sont si ardents qu'ils dévoreraient les larmes ; et priant... ! sainte Bertrade, ma patronne ! Monseigneur veut dire jurant... : tenez, comme M. de Sausac, et peut-être pis encore.

– Bah ! la vieille, pas possible !

– Aussi vrai que je suis une brave et vertueuse...

– Paix ! la vieille, et laisse-moi.

– Mon bon Seigneur ! prenez-y garde et regardez-y à deux fois : à ses dures paroles, à son air hardi, on croirait presque que la jeune fille n'est autre chose qu'un bel et bon huguenot, et point tendre, Dieu me pardonne !

Sans lui répondre, sans même l'écouter, Turpin ouvrit brusquement la porte de la chambre qui renfermait Odette. Le coup d'œil qu'il jeta en entrant était triomphant, quoique gracieux ; il cherchait la jolie fille dont les amis de M. de

Montpensier lui ont décrit les charmes.

Mais à la place d'une timide et craintive créature, il vit avancer au-devant de lui une femme grande, majestueuse, le regard assuré ; de beaux cheveux noirs rejetés en arrière laissaient à découvert une figure où se voyait plus de noblesse et de fierté que de grâces ; ses bruns sourcils se croisaient indignés sur son front pâle de colère, et ses yeux noirs lançaient des éclairs.

Le courroux seyait fort bien à cette femme, ainsi offensée ; elle était superbe.

— Mort-Dieu ! Messire Turpin de Montoiron, rendez-moi justice de votre vieille radoteuse du diable ! Vous êtes mon vainqueur, je le sais ; mais, mille-tonnerres, quelle loi faites-vous subir aux vaincus ? pourquoi les obliger de mettre, ainsi qu'une femme, pompons, rubans, dentelles et bijoux de toute espèce ? La face de votre vieille doit porter les traces de mon indignation ! Vive-Dieu ! Messire Turpin de Montoiron, prenez ma vie, puisqu'elle vous est dévolue, mais ne m'insultez pas. Mort-Dieu ! à mes mains il faut une épée ; et merci de votre éventail !

Disant ces mots, la belle huguenote brisa en deux, et comme verre, un superbe éventail reluisant d'or, de pierres précieuses, et en jeta les morceaux loin d'elle avec mépris.

– Tudieu ! la belle, s'écria en riant le guydon de M. de Montpensier, ma vieille Bertrade avait raison ! tête-Dieu-pleine-de-reliques ! quel petit démon sous la figure d'un ange ! Allons ! allons, ma belle enfant, faisons la paix, car, sur mon âme, tu es la plus jolie fille que j'aie encore vue !

La belle huguenote l'écoutait parler d'un air étonné ; la stupéfaction la plus grande avait succédé, sur sa figure mobile, à la colère qui un moment avant agitait ses traits ; et, jetant un rapide regard sur une grande glace de Venise placée en face, puis un second sur sa longue jupe à queue, un éclat de rire inextinguible l'empêcha de parler pendant un moment.

À son tour, Turpin de Montoiron fut fort étonné ; il ne concevait ni la colère ni la gaieté de sa prisonnière.

– Mort-Dieu ! dit-elle enfin, j'avais oublié ma robe !

Puis, s'asseyant d'un air assez cavalier, elle ajouta :

– Messire Turpin de Montoiron, vous êtes un brave et digne chevalier ; et se serait mal à moi de vous laisser plus longtemps dans l'erreur ; sachez donc la vérité : je suis un homme, vive-Dieu ! un homme qui sait que cet aveu doit lui coûter la vie, et qui toutefois n'hésite pas à le faire.

– Un homme ! répéta le guydon, tout étourdi.

– Oui, mort-Dieu ! Messire Turpin, un homme ! trop fier pour implorer de vous sa grâce, mais qui compte sur votre courtoisie pour rendre à la liberté sa sœur, pauvre jeune fille qu'on a conduite chez M. Babelot ; et par là, Messire, ferez mentir le proverbe : *Dieu vous garde du guydon de M. de Montpensier !*

– Inconcevable ! disait Turpin, examinant avec attention ce personnage à costume de femme, à paroles d'homme, à jurements de soldats.

– Me suis-je trompé ? M. de Montoiron : un gentilhomme demandant merci pour sa sœur, le

demanderait-il en vain ?

– Non, sur mon âme, vous m’avez bien jugé... ; mais ce costume..., cette beauté rare dans un homme... ?

– Asseyez-vous, Messire Turpin ; faites porter des vins un peu forts, car mort-Dieu ! les confitures que m’a fait manger votre vieille d’enfer m’ont diablement altéré le gosier ! faites porter aussi quelques pièces de viandes froides, pâtés, jambons, n’importe, car, mille-diabes ! j’ai faim ; puis après, Messire de Montoiron, je vous dirai comme quoi Jules des Marais paraît devant vous dans un costume qui fait honte à un vrai soldat comme lui.

Curieux de connaître les motifs d’un pareil déguisement, M. de Montoiron fit servir au prisonnier ce qu’il demandait ; et aussitôt que les valets se furent retirés, Jules commença ainsi :

– Ma sœur et moi, emportés au-delà de nos postes, autant par l’ardeur de nos chevaux que par la conversation (car la pauvre innocente me faisait l’aveu de son amour pour un jeune cavalier, mort-Dieu ! très bien tourné, de mes

amis), lorsque tout-à-coup nous fûmes surpris par les gens de votre parti, saisis et désarmés ayant d'avoir eu le temps de crier *en garde* !

Voilà que ma sœur, qui a ouï conter mille choses de vous, dont tout le corps frémit au seul nom du guydon de M. de Montpensier, et qui sait que lorsqu'on vous nomme devant les jeunes femmes, les vieilles s'écrient : *Ah ! Dieu vous en garde* ! se met à trembler, la pauvre ! et à prier un de nos cavaliers de nous laisser seuls un instant, elle et moi donnant notre parole d'honneur que ce n'est pas pour chercher les moyens de nous évader.

Elle est très jolie, ma sœur ! blonde, délicate, la voix douce, beaucoup plus douce que la mienne, dont parfois mes amis se moquent disant qu'elle a quelque chose de féminin ; mais, vive-Dieu ! ceux qui disent cela ne le redisent pas deux fois, mort-Dieu ! la force de mon poignet leur a bien vite prouvé le contraire !

– Elle est donc bien jeune et bien jolie, votre sœur ? interrompit le guydon, d'un air pensif.

– Plus jeune que moi, qui, voyez, n'ai pas

encore de barbe ; et jolie ! vive-Dieu ! un ange sous les traits d'une mortelle ! et si ange et si belle que le chef de vos hommes d'armes, lui voyant quasi la larme à l'œil, ne put lui refuser sa demande.

Pour lors nous faisons halte dans une chaumière de paysan. On nous laissa seuls un instant ; et cet instant nous a suffi pour opérer cette métamorphose. Voilà, Messire : maintenant, je réclame de vous, de votre honneur, la vie sauve de mon Odette ; pour la mienne, pouvez en disposer et la prendre.

— Non, de par-Dieu ! ne la prendrez, mon gentilhomme huguenot ; et dès que le jour paraîtra, moi-même, vous le jure, je vous conduirai hors des murs de la ville ; pour l'heure ne le peux, les portes sont fermées. Vraiment, il ferait beau voir, qu'un brave gentilhomme comme vous, se serait fié en l'honneur de Turpin de Montoiron, de l'antique maison de l'archevêque Turpin, et s'en serait trouvé mari... ! Non, de par-Dieu, et de par tous les saints du paradis ! soupez en paix, mon

gentilhomme huguenot ; voilà mon lit, faites-y un somme ; et, vive-Dieu ! si les femmes me redoutent, craignent mon nom ! jamais un chevalier désarmé entrant chez moi, mettant son sort à ma merci, jamais il ne pourra dire : *Dieu vous garde du guydon de M. de Montpensier !*

– Touchez-là ! Messire, dit le prisonnier, lui présentant sa main gantée ; à la vie, et à la mort ! mais, pour Dieu ! allons de suite, et s'il vous plaît, délivrer ma pauvre sœur !

– Votre sœur ne court aucun risque, mon gentilhomme huguenot ; elle est chez Babelot, cordelier de M. de Montpensier ; et demain, sans faute, Babelot me l'enverra. Mais vous aviez tant soif, tant faim ! mon jeune ami, et ne buvez ni ne mangez !

– Je vous l'avouerai, Messire, ma sœur m'inquiète ; douce et timorée demoiselle...

– N'ayez crainte ! Sire des Marais, sur mon âme, je répons de votre sœur ! Voilà qui est dit ; maintenant, il se fait tard ! prenez mon lit, et dormez tranquille, mon gentilhomme huguenot, car vous êtes chez un ami.

Sur ce, et sans répondre, le prisonnier se jeta tout habillé sur le lit ; messire Turpin s'étendit sur un canapé ; mais ni l'un ni l'autre ne se déshabillèrent : il fallait se lever au point du jour, et on n'en était pas loin.

Ce fut le jeune huguenot qui se réveilla le premier (possible était qu'il n'eût pas dormi, c'est ce que je ne sais, l'histoire ne le disant pas), et, sautant à bas de son lit, il s'avança vers le guydon, qu'il secoua assez vivement.

– Debout ! mon chevalier, vite, debout ! voici le jour.

– Déjà ? beau gentilhomme huguenot ; vraiment, je dormais bien et rêvais d'amour ; c'est dommage d'interrompre si joli rêve !

– Le finirez une autre fois, Messire ; et croyez-moi, tâchez aussi que cette fois-là, rêve soit réalité ! pour aujourd'hui, debout ! et partons.

Le guydon sourit, puis, se levant et ouvrant la porte de sa chambre, il cria à un valet qui était de garde.

– Un cheval ! vite, un cheval tout bridé, tout

sellé ! et, se tournant vers Jules des Marais, il ajouta, d'un air de galanterie comique :

– Ni plus ni moins qu'une jeune et belle demoiselle, monterez en croupe derrière moi, et passerez votre bras à l'entour de mon corps !

– Et ma sœur, ma jolie Odette, Messire Turpin, l'avez-vous oubliée ?

– Non, de par Dieu ! je vous le jure ! Bertrade ! Bertrade ! cria-t-il à haute voix.

En l'attendant, il se mit à écrire un billet au crayon.

La vieille ne tarda pas ; elle vint à moitié endormie.

– Tiens, lui dit son maître, porte cela à M. Babelot, et attends la réponse.

Puis, il lui parla à voix basse ; c'étaient probablement des ordres qu'il lui donnait, et dont il ne voulait pas que la teneur arrivât aux oreilles du prisonnier.

D'un air inquiet, presque timide, celui-ci s'adressa au guydon.

– Dites à Bertrade, Messire, de la conduire hors des murs, où...

– Chut donc ! Sire des Marais ; ici, et pour cela, je ne me fie qu'à moi.

Offrant son bras avec galanterie, ainsi qu'il aurait pu le faire à une noble dame, le guydon de M. de Montpensier conduisit son prisonnier dans la cour de son hôtel.

Là, ils trouvèrent un cheval préparé. M. de Montoiron s'élança lestement sur la selle, prit Jules des Marais en croupe derrière lui, et piqua des deux.

Ils traversèrent ainsi la ville ; aucuns ne parlaient, préoccupés qu'ils étaient tous deux, et comme s'ils avaient quelques succès en tête.

Qui sait ? la personne qui était chez Rabelot leur revenait sans doute à l'esprit ! tant et si bien, qu'ils atteignirent les portes de la ville sans avoir échangé une seule parole.

On allait les ouvrir ; Messire Turpin se nommant, on les laissa passer sans nulle rencontre.

Quand ils eurent couru quelque temps en pleins champs, messire Turpin arrêta son cheval, et invita Jules des Marais à descendre.

Ce qu'il fit. Toutefois, retenant son compagnon au moment où celui-ci se disposait à repartir, il lui dit d'une voix fort émue :

– Messire Turpin de Montoiron, vous êtes un galant et courtois chevalier ; aussi sachez qu'il y a de par le monde une jeune et belle femme, dit-on, qui vous garde une place en son cœur.

– Est-ce votre sœur ? mon gentilhomme huguenot.

– Possible, Messire ; toutefois, lorsque la verrez, croyez, je vous prie, à ses paroles, et recevez cet anneau ; les noms de Jules et d'Odette y sont gravés : si la fortune nous favorisait un jour au point de vous rendre notre prisonnier, ou si fantaisie vous prenait d'entrer au camp des huguenots, présentez cette bague et demandez le capitaine des Marais, mon père ; vous serez bien reçu par lui, je vous assure, et vu de moi avec plaisir et reconnaissance ! *de moi*, entendez-vous ? Messire.

– Mieux vaut de votre sœur, Monsieur des Marais.

– Je l’attends ici, Monsieur de Montoiron ; et, certes, elle et moi, retournant chez les huguenots, ne diront point à un chacun : *Dieu vous garde du guydon de M. de Montpensier !*

Sur quoi le guydon répondit en souriant : — Parlez pour vous, mon gentilhomme ; mais pour votre sœur, point ne ferez mentir le proverbe ! je le jure.

Et donnant un grand coup d’éperon à son cheval, il s’éloigna au galop.

Oh ! permets, charmante fille, que  
j'enveloppe mon cou avec tes bras !

HAFIZ.

Or, messire Turpin de Montoiron revint en toute hâte chez lui. Le premier objet qu'il aperçut fut Bertrade.

– Oh ! le joli cavalier, Monseigneur, si doux, si poli, si triste ! plutôt fait, je vous assure, pour être jeune fille que le démon d'hier au soir !

– Au large ! la bavarde.

Et le guydon se précipita dans la chambre.

Un jeune homme était assis, le coude appuyé sur une table, la tête tristement penchée sur sa main ; son chapeau, posé près de lui, laissait à découvert sa belle chevelure blonde dont les boucles nombreuses, suivant l'inclinaison de la tête, ondulaient gracieusement sur sa charmante figure, sur son cou blanc comme neige.

En voyant entrer M. de Montoiron, ce jeune

homme releva seulement la tête, et, calme, sans bouger de sa place, il lui dit :

– Est-ce la mort que vous venez m’annoncer ?  
Messire ; vous le voyez, j’y suis tout préparé.

– La mort ! charmante demoiselle, j’aimerais mille fois mieux la recevoir moi-même, que la donner à si belle créature. Rassurez-vous, jolie huguenote, et voyez à vos pieds le plus humble de vos adorateurs !

Disant cela, le guydon mit un genou en terre, et souriant à l’étonnement qui se peignait sur la figure de son prisonnier, il ajouta :

– Votre frère m’a tout avoué : il m’a dit que vous étiez une fille ; et mes yeux m’assurent que vous êtes la plus jolie fille de France !

– Mon frère... ! une fille !

– Charmante Odette, point ne feignez la surprise, je sais tout.

– Alors, Messire de Montoiron, dites-moi ce que vous savez, ce que mon frère vous a dit, et tout ce qui s’est passé entre vous et mon frère.

– Beau gentilhomme huguenot, sur ma parole,

que votre frère ! jurant à merveille, brave, hardi, l'air décidé, mauvaise tête, et auquel, morbleu, il ne manque qu'un peu plus de moustache pour faire un cavalier accompli.

Celui que M. de Montoiron nommait Odette ne pouvait déguiser l'inquiétude qui le dévorait ; il n'osait faire de questions, tant il redoutait les réponses, et ses grands yeux bleus, fixés sur le guydon, semblaient vouloir lire dans son âme ses plus secrètes pensées.

M. de Montoiron continua :

– Votre frère m'a conté, belle Odette, combien vous aviez peur de moi ; comme quoi redoutant ma vue, vous l'aviez prié de changer de costume avec vous ; comme quoi vous disiez, quand on vous parlait de guydon de M. de Montpensier : *Ah ! Dieu m'en garde !* Eh bien ! jeune fille, que vous en semble ? le voyez à vos genoux, cet effrayant, ce redoutable guydon, tremblant, implorant merci, et prêt à s'écrier à son tour, si le menaciez de votre colère : *Ah ! Dieu me garde du courroux de ces beaux yeux bleus !*

– Et qu'avez-vous fait de *mon frère* ?

demanda le prisonnier, n'opposant aucune résistance au guydon, qui baisait sa main avec ardeur.

– En sûreté ! ma belle huguenote.

– Jurez sur votre parole, Messire Turpin ?

– Sur mon honneur, fille charmante, je l'ai conduit moi-même, en croupe sur mon cheval, hors des murs de la ville, et je ne l'ai quitté que le sachant en sûreté ; mais, jolie Odette, pareil service requiert sa récompense, et le libérateur de votre frère l'implore de vous !

– Certes, l'aurez ! Messire Turpin ; parlez, qu'exigez-vous ?

– Votre amour, bel ange, le bonheur de ma vie que tenez en mains si belles !

– Demandez plutôt mon silence.

Et un sourire ironique passa sur les lèvres du prisonnier.

– Votre silence !

– Oui, Messire Turpin de Montoiron ; car le beau guydon de M. de Montpensier, le vainqueur

de tant de belles, a été la dupe de l'une d'elles : il a traité comme un soldat, comme un chevalier, la plus jolie fille de France ; lui-même l'a conduite hors de la ville sans lui faire dire merci ! puis il vient conter fleurette à un vrai huguenot, baiser une main d'homme, lorsqu'il n'y a qu'un instant il en avait une de femme à sa disposition ! Vive-Dieu ! Monsieur de Montoiron, ma vie est perdue ! je le sais ; mais l'honneur de ma sœur est sauvé ! je suis encore votre débiteur : voici ma tête !

– Sur mon âme, mignonne, la ruse est bien trouvée ! mais on n'attrape pas si aisément le guydon de M. de Montpensier ; en amour, comme en guerre, il se venge des pièges qu'on lui tend : tes lèvres vermeilles vont en recevoir la preuve !

Sur quoi, enlaçant de ses bras la taille mince du prisonnier, riant à demi, forçant à demi, il voulut l'embrasser.

– Halte-là, beau guydon !

Et le prisonnier, se débarrassant en un tour de main de cette étreinte amoureuse, étreignit à son

tour M. de Montoiron dans ses bras, et, le serrant à l'étouffer, à lui rendre impossible de faire un seul mouvement, il ajouta :

– Sont-ce là étreintes de femmes ? beau guydon ; m'est avis que devez vous y connaître !

Puis, sans laisser le temps à M. de Montoiron de revenir de sa surprise, le prisonnier sauta sur une épée suspendue à la muraille, la sortit du fourreau, et cria :

– En garde !

Ce que fit le stupéfait Turpin ; mais soit réellement que le prisonnier fût plus habile que lui, soit que l'étonnement paralysât ses facultés, Jules des Marais désarma son adversaire, lui fit sauter l'épée du poing, et mit la pointe de la sienne sur sa gorge.

Ce fut l'affaire d'un instant. M. de Montoiron en pâlit.

– Dites encore, beau guydon, sont-ce là jeux de jeunes filles ?

Et, rejetant son épée bien loin dans la chambre, le bel huguenot reprit modestement :

– Je suis votre prisonnier, Monsieur de Montoiron ; disposez de moi.

Que pouvait-il faire, ce beau guydon de M. de Montpensier ? prendre son parti en brave ; et il le prit.

Possible aussi qu'un regard qui tomba par hasard sur la bague d'Odette relevât son courage ; toutefois, présentant la main à celui qui se mettait ainsi à sa discrétion, il lui dit :

– Ah ! Dieu garde que j'abuse de votre position ! Monsieur des Marais ; vous êtes libre, libre même d'aller, de par le monde, courir et conter à aucuns comment le guydon de M. de Montpensier s'est vu le jouet de deux enfants. Allez, Monsieur ; mais n'oubliez pas qu'il s'est vengé de vos tours ainsi que doit se venger tout chevalier de France ! je vais moi-même vous remettre en liberté.

– Ah ! Monsieur de Montoiron, je suis vaincu de toutes les manières ; et si je dis la vengeance, je tairai l'offense.

Ainsi la chose fut faite, et le secret tellement

tenu, que, bien longtemps encore après, chez les huguenots, quand on parlait du guydon de M. de Montpensier, excepté Odette qui se taisait et devenait rouge comme une cerise, toutes les femmes s'écriaient l'une à l'autre : *Ah ! Dieu vous en garde !*

Maintenant, je voudrais bien savoir si le beau guydon de M. de Montpensier fit usage de la bague donnée par Odette, et s'il eut récompense d'une si rare courtoisie ! certes, il le méritait ; et possible que la belle huguenote ne fut pas une ingrate. Tant il y a, que l'histoire passant cela sous silence, j'en ferai de même ; priant toutefois ceux qui auraient appris la fin de ce touchant récit, de me le faire connaître ; et, sur ce, leur disant d'ors et déjà merci !



Cet ouvrage est le 1165<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.